12 JANVIER 1952

France

N° 326 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library

JOIES
DE LA NEIGE
ET DU SOLEIL

a saison des sports
hiver bat actuellement
on plein. En France, en
uisse, au Tyrol, sur
utes les pentes glacées
ui s'offrent ici ou là à
urs élans, les fervents
u ski et du ski-bob
oûtent le vertige de la
tesse. Journées d'allé-
esse dans la neige et
ous le soleil, dans l'air
alubre de la montagne
où l'on revient la poi-
ne dilatée et ayant fait
rovision de santé.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

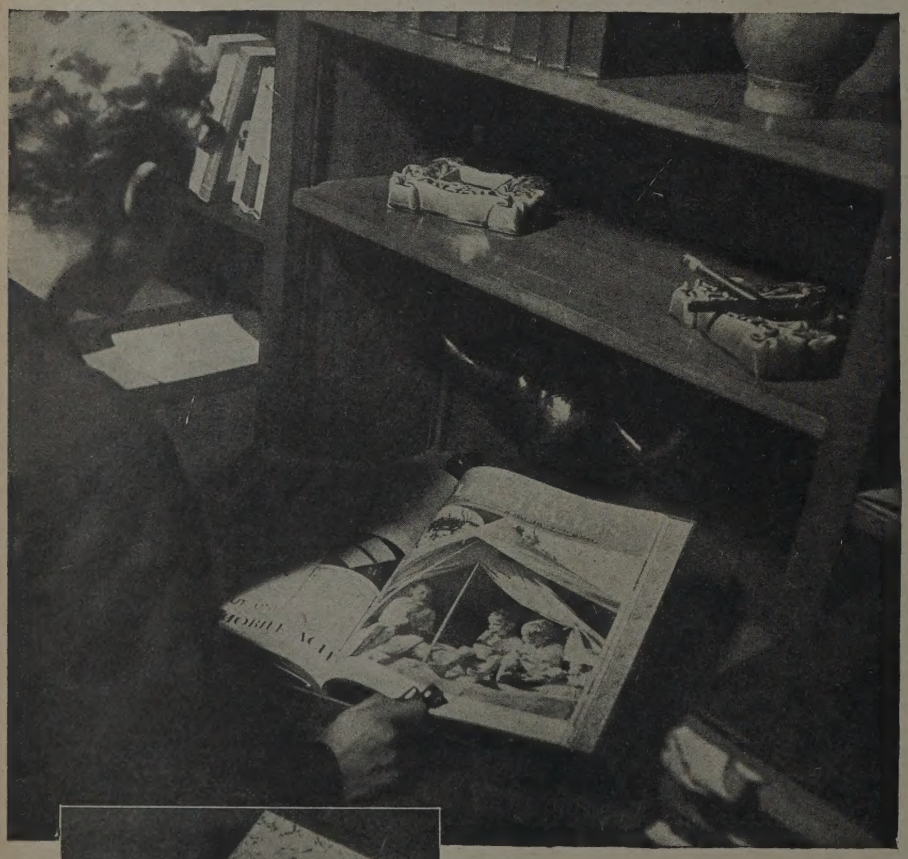
★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

SES NUMÉROS SPÉCIAUX INCOMPARABLES

ABONNEZ-VOUS
A
France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
ABONNEZ VOS AMIS

SON SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE THÉATRAL



2 modèles

N° 6 : pour 1 trimestre . . . . . **670 fr.**
N° 8 : pour 1 semestre . . . . . **690 fr.**
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . **70 fr.**
(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 reliure . . **110 fr.** | Pour 2 reliures. **140 fr.**

Pour « France-Illustration littéraire et théâtrale »
Un semestre . . . . . **520 fr.**
Clefs de montage . . . . . **70 fr.**
FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 ou 2 reliures . . . . . **110 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL)
POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

POUR CONSERVER
VOTRE COLLECTION DE
France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Il vous faut une
RELIURE MOBILE
SPÉCIALEMENT CONÇUE A CET EFFET
ACLE

8me ANNÉE — NUMÉRO 326 12 JANVIER 1952

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

A L'UNIVERSITÉ DU CAIRE, LES TRAVAUX PRATIQUES SONT DEVENUS DES EXERCICES GUERRIERS. DANS LES AMPHITHÉATRES L'ENSEIGNEMENT DE LA PHYSIQUE EST RÉDUIT A CELUI DE LA BALISTIQUE ET, SOUS LES TENTES DRESSÉES DANS LA COUR, LA CHIMIE CONSISTE A PRÉPARER DES BOUTEILLES INCENDIAIRES (VOIR PAGE SUIVANTE).

« TRAVAUX PRATIQUES » A L'UNIVERSITÉ FOUAD

Un instant relâchée à la suite de la nomination par le roi Farouk à deux postes importants de personnalités connues pour leur modération, la tension anglo-égyptienne a repris toute son acuité avec les récentes déclarations du général Sir Brian Robertson. Sitôt rentré de Londres, où il s'était entretenu avec M. Churchill, le commandant en chef britannique dans le Moyen-Orient a affirmé que la Grande-Bretagne maintiendrait ses troupes dans la zone du canal de Suez et que celles-ci s'opposeraient énergiquement à ceux qui voudraient les en chasser « par les pressions ou le terrorisme ». Par cette prise de position très ferme, Sir Brian donnait un avertissement aux groupes armés qui chaque jour attaquent les convois ou les postes britanniques. Au premier rang de ces groupes se trouvent les étudiants « phalangistes », qui s'entraînent à la guérilla et au combat de rues dans leurs universités. L'Université Fouad, au Caire, est ainsi devenue un véritable camp où les jeunes gens apprennent à se glisser sous les barbelés et s'exercent au maniement des armes modernes sous la direction des professeurs qui leur enseignaient naguère les lettres ou le droit. Phot. Orient-Presse.

ACTUALITÉS MONDIALES

MADRID. Le général Franco a reçu au palais national M. Jacques Meyrier, qui lui a présenté avec le cérémonial d'usage les lettres l'accréditant officiellement en qualité d'ambassadeur de France en Espagne.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

LITVINOV, qui vient de mourir à 75 ans, avait été l'un des premiers compagnons de Lenine. Ambassadeur, puis commissaire du peuple aux A. E., il représenta l'U. R. S. S. à la S. D. N. Mais sa souplesse diplomatique autant que ses relations occidentales l'avaient fait reléguer au second plan au bénéfice de M. Molotov.

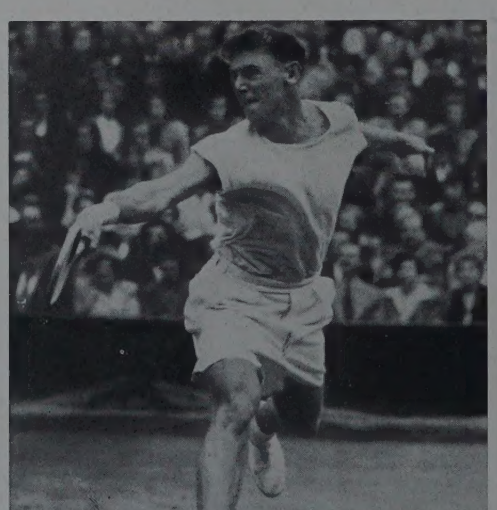
PARIS. La conférence des ministres des six intéressés à l'armée européenne et où M. Aden représentait l'Allemagne fédérale s'est séparée sur résultats partiels. Une autre est prévue pour ce mo

SAINT-ANTON. Fervente des sports d'hiver, S. M. la reine Juliana des Pays-Bas a effectué un voyage au Tyrol pour se livrer aux joies du ski en compagnie du prince Bernhard et des princesses Irène et Béatrix.

NEW-DELHI. M^me^ Vijaya-Lakshmi Pandit, ancienne ambassadrice des Indes aux U. S. A. et sœur du premier ministre Nehru, a présidé un grand meeting féminin à l'occasion de sa candidature aux élections.

LE CAIRE. Cependant que les Britanniques affir leur volonté de se maintenir dans la zone canal, les étudiants de l'Université Fouad s'entra à la fabrication des fameux « cocktails Molote

MIAMI. Les courses de lévriers sont fort goûtées en Floride. Celle-ci a été donnée au profit d'œuvres de bienfaisance. Malgré leur agilité les rapides animaux éprouvent quelque peine à franchir les haies.



SYDNEY. En sortant vainqueur de la rencontre qui l'opposait à Seixas, le tennisman australien Sedgman a permis à son pays de conserver, par 3 victoires à 2, la coupe Davis, que l'Amérique tentait de lui ravir.

ARCACHON, où de nombreux bateaux ont été d au rivage, a souffert de la violente tempête faisant rage sur toutes les côtes de l'Europe dentale, a été à l'origine de plusieurs nauf

A SEMAINE

NGASI. La proclamation de l'indépendance
la Libye a eu lieu en même temps à Tripoli et à
ngasi, où la nouvelle a été annoncée par le maire.
rrière celui-ci on distingue l'archevêque catholique.

ELGRADE. Le dixième anniversaire de l'armée
pulaire yougoslave a donné lieu à des cérémonies
cours desquelles le maréchal Tito, qu'on voit
dessus sur son cheval blanc, a passé une revue.

OCQUENCOURT. Un entretien empreint de bonne
meur a réuni le général Eisenhower et M. de
speri, le « Premier » italien, qui, durant son séjour
Paris, s'était rendu au G. Q. G. des armées atlantiques.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'illustre Louis Braille est mort depuis un siècle. Sa mémoire est honorée par tous ceux qui s'intéressent aux souffrances de notre malheureuse humanité. Je parle ici de souffrances qui ne sont pas toujours dues à la cruauté ou à l'absurdité des hommes, car, si la guerre a fait beaucoup d'aveugles, la maladie ou l'industrie en font beaucoup aussi et de non moins pitoyables. Louis Braille est grand parce que, aveugle lui-même, et dès le jeune âge, il a découvert un système d'écriture qui permet de lire en se servant du toucher.

Au lendemain de la première guerre mondiale, une association, formée principalement de femmes au grand cœur, entreprit de publier « en braille » une revue littéraire. Cette revue était imprimée par des personnes de bonne volonté, qui, d'ailleurs, ne connaissaient pas nécessairement l'écriture braille : elles assemblaient des caractères qui étaient marqués « en clair » d'un côté et en braille de l'autre. Il suffisait de retourner la forme contenant ces caractères, lorsque la composition d'une page se trouvait achevée. Cette revue s'appelait *les Propos du mois*. Nous avons dû l'abandonner, dès le début de la seconde guerre mondiale : pour obtenir le relief braille, il est nécessaire d'employer un papier spécial, dense et très coûteux. Je ne songe pas sans douleur à cet abandon que nous avons été forcés de faire. Un certain nombre de mes ouvrages personnels figurent dans les bibliothèques braille : l'idée de rester ainsi en relation avec des personnes frappées d'une disgrâce aussi redoutable, cette idée me touche le cœur.

Malheureusement, nombre d'aveugles ne peuvent apprendre le braille, soit parce qu'ils sont touchés de cécité à un âge où les efforts leur deviennent par trop pénibles, soit parce que leurs mains ont perdu la délicatesse et l'agilité nécessaires. Ces personnes demandent quelque soulagement à la radio, qui leur prodigue des informations, des conférences, des lectures, de la musique. Toutefois la radio ne permet pas le choix. Or, le verbe « lire » vient d'un mot latin qui signifie cueillir ou choisir. L'homme qui lit des livres semble libre de prendre lui-même sa nourriture intellectuelle. Le disque favorise ce choix que la radio ne permet pas, mais il exige de fréquentes manipulations. L'enregistrement par magnétophone devrait, lui, permettre aux personnes dont la vue est nulle ou très affaiblie de connaître les bienfaits d'une lecture longue et expressément souhaitée. L'aveugle, en ce cas, pourrait non seulement choisir le texte qu'il veut connaître, mais encore interrompre l'audition, reprendre une et plusieurs fois certains passages, en bref, comme cela se fait dans la lecture du livre, revenir sur ses pas et réfléchir.

Je pense que rien ne s'opposerait, que rien ne s'oppose dès maintenant à l'enregistrement de livres entiers sur bandes ou sur fil. Des aveugles privilégiés pourraient se constituer ainsi une sorte de bibliothèque personnelle ; mais, pour les autres, on organiserait des bibliothèques de prêt. Ainsi la technique apporterait du soulagement à cette humanité que, par tant d'autres voies, elle accable de menaces et de misères. Je veux croire que les éditeurs, sollicités, accepteraient, pour des œuvres nettement charitables, de céder les droits dans des conditions particulières, bien que l'édition se trouve, aujourd'hui, je le sais, accablée d'une multitude infinie de fardeaux et d'obligations.

★

On objectera peut-être que les rubans ou les fils de magnétophone sont fragiles et qu'ils s'usent assez vite. Mais quoi ! le livre aussi est vulnérable et combustible, le livre sur lequel repose toute notre civilisation. Ajouterai-je que ces recherches, auxquelles j'engage les techniciens, n'intéresseraient somme toute qu'un nombre limité d'aveugles ? L'invention de Louis Braille demeure valable. Elle a servi pendant plus d'un siècle. C'est admirable, dans une époque du monde où les plus belles idées, les plus belles trouvailles s'usent, s'effacent et disparaissent au souffle dévorant de la vertigineuse nouveauté.

LE GOUVERNEMENT RENÉ PLEVEN EST TOMBÉ

UNE CRISE INOPPORTUNE ET DANGEREUSE

Après cinq mois d'une existence difficile le ministère Pleven — premier cabinet de la seconde législature — a été renversé par l'Assemblée nationale à la majorité constitutionnelle, et sa disparition ouvre une crise qui, on l'imagine, sera peu aisée à dénouer.

En août dernier M. Pleven s'était efforcé loyalement de constituer un gouvernement à l'image de la majorité issue des apparentements électoraux qui avaient joué le 17 juin. Mais le refus de participer du parti socialiste allait mettre le cabinet à la merci du premier vote hostile des élus de la S. F. I. O. Or le problème capital de l'équilibre financier offrait, à lui seul, une série d'obstacles redoutables.

En dressant le bilan de la situation, M. René Mayer annonçait l'ère des résolutions énergiques. Pour sauvegarder notre monnaie, pour éviter la mortelle course à l'inflation, il fallait à tout prix assurer l'équilibre et la stabilité du budget. D'où la nécessité, d'une part, de recourir à des majorations d'impôts et, d'autre part, de donner au gouvernement la possibilité de procéder rapidement à l'assainissement financier des grands services publics nationalisés, dont le déficit permanent pèse si lourdement sur les finances publiques. D'où les « lois-cadres », devenues les « articles-cadres », que réclamait M. Pleven et dont il devait montrer, avant le vote décisif, l'urgente nécessité. « Laisser les choses en l'état se traduirait cette année, disait-il, par un déficit de 140 milliards pour la S. N. C. F. et de 69 milliards pour la Sécurité sociale. »

Mais les dispositions envisagées par M. René Mayer et approuvées par l'ensemble de ses collègues devaient se heurter à une double opposition.

Les majorations d'impôts étaient vues d'un mauvais œil par certains élus modérés, préoccupés par les engagements pris lors de la campagne électorale contre toute superfiscalité nouvelle. D'autre part, les pouvoirs spéciaux demandés par M. René Pleven rencontraient l'hostilité marquée des socialistes et même des « syndicalistes » du M. R. P. inquiets de l'usage éventuel que ferait le gouvernement des « articles-cadres » en dépit des adoucissements apportés à ces textes.

La position du président du Conseil ainsi ballotté entre les deux ailes d'une majorité déjà précaire était aussi peu confortable que celle du capitaine Carlsen à bord du *Flying Enterprise* ! M. Pleven et M. René Mayer étaient fermement résolus à ne pas abandonner les réformes de structure, sans lesquelles, disait le chef du gouvernement, il ne resterait que vide et néant alors que le salut de la monnaie et du régime lui-même exigeait des actes rapides.

Le débat s'engageait donc dans de mauvaises conditions pour le gouvernement, qui le 3 janvier n'avait obtenu la prise en considération de ses projets que par 254 voix contre 247 et 122 abstentions.

Le sort du gouvernement, dès lors, était suspendu à un fil. Il allait appartenir aux socialistes de le trancher net dès le premier des votes concernant les huit articles sur lesquels M. René Pleven avait posé la question de confiance.

L'article premier donnait le pouvoir au gouvernement, durant deux mois, d'apporter des réformes par décrets dans le régime de la S. N. C. F., étant entendu cependant qu'il ne serait pas touché, par ce moyen, au statut de la retraite des cheminots.

Avant même que le débat eût été abordé en séance publique, le Comité directeur de la S. F. I. O., dont les membres, irresponsables, sont maîtres depuis le dernier Conseil national socialiste de dicter aux élus de ce parti les votes qu'ils doivent émettre, décidait par 19 voix contre 5 que les députés socialistes voteraient contre la confiance au gouvernement.

Le groupe du R. P. F., de son côté, confirmant sa volonté d'opposition systématique au gouvernement, décidait de repousser l'article premier. Dès lors les dés étaient jetés.

Le discours magistral et de grande allure qu'allait faire lundi dernier devant l'Assemblée le président du Conseil, dont les arguments impressionnèrent visiblement jusqu'à ses adversaires, ne pouvait en rien modifier les résolutions prises par les groupes « monolithiques ». Et finalement c'est par 341 voix contre 243 que l'article premier des projets d'économie et de remise en ordre se trouva repoussé, le gros des opposants étant fourni par les groupes communiste, socialiste et R. P. F.

Une crise ministérielle dangereuse se trouvait ainsi ouverte et cela dans les plus mauvaises conditions possibles, car elle se compliquait visiblement d'une crise politique.

« Personne, avait constaté à la tribune M. René Pleven en s'adressant à ceux qui croient l'heure venue d'un changement de majorité, n'a pu indiquer ici sur quel programme ni de quelle manière on compte remplacer ce qui a existé. »

Or tandis qu'à l'Elysée se déroulaient, selon le processus habituel, les consultations traditionnelles, la même question se posait aux partis et aux hommes qui pour provoquer une crise ont choisi le plus mauvais terrain possible : celui des réformes indispensables pour remédier au déficit afin d'assurer un équilibre budgétaire hors duquel il n'y aurait pour le pays que désordre et faillite.

L'ÉNIGMATIQUE ET SOURIANT GLUBB PACHA, GRAND MAITRE DES DESTINS MILITAIRES DE LIBYE

PAR RENÉ BRANELLEC

Un curieux personnage. Parfaitement assorti au feu roi Abdallah, son ami. Les deux hommes avaient exactement la même taille et, pour plus de commodité — ou par conviction, qui sait ? — Glubb s'était fait musulman.

Au reste, c'est un fait que le désert, comme la mer, marque profondément ceux qui s'y consacrent. Ayant la maîtrise des mers, les Anglais ont voulu s'adjoindre celle des sables. Lawrence leur mit en tête cette idée et, avec elle, beaucoup d'autres plus discutables. Mais vouloir bâtir un empire sur du sable est hasardeux, même quand on est Anglais, obstiné et que l'on dispose de la cavalerie de Saint-Georges. Et lorsque celle-ci s'affaiblit, lorsqu'on se heurte, comme c'est le cas aujourd'hui, à des phénomènes nouveaux tels que l'éveil subit d'une conscience nationale et la recrudescence d'un sentiment religieux confinant au fanatisme, la tâche devient très malaisée. Deux hommes ont continué Lawrence : le major Philby, en Arabie séoudite, et Glubb pacha, en Jordanie. Autant qu'on en puisse juger, Philby est une victime du désert. Glubb, lui, a triomphé de l'épreuve.

« Dépêchez-vous de le voir pendant qu'il est vivant », m'avait-on dit à Amman.

Il régnait une atmosphère assez particulière dans la capitale jordanienne. A l'hôtel Philadelphia, qui rassemble tout ce que la ville compte d'élégances et de célébrités, l'une de celles-ci attirait les regards plus que ses voisins. Il s'agissait du procureur qui avait requis contre les inculpés du meurtre d'Abdallah. On évitait de se trouver dans son angle de tir. Pour lui le problème se posait de quitter Amman avant que la vigilance de ses gardes du corps — dont les colts gonflaient énormément les poches — se fût relâchée. Car il n'était pas concevable que le grand mufti de Jérusalem, châtié par personne interposée, en l'occurrence un de ses cousins, ne possédât encore de fidèles amitiés dans ce secteur livré à la vendetta. Le procureur, en récompense de ses féaux services, avait obtenu un poste d'ambassadeur. Il lui suffisait en principe de s'y rendre, c'est-à-dire d'atteindre au moins Beyrouth. L'exploit a été réussi : un homme doublement averti — par les assassinats de Ryad Solh et du roi Abdallah — en vaut beaucoup plus que quatre.

UN PERSONNAGE HORS SÉRIE

Pour Glubb pacha s'offraient des difficultés de même nature. Son séjour prolongé à Amman eût été considéré comme une provocation... « Une balle en entraîne une autre, et ainsi de suite », disait-on. La première étant celle destinée au procureur... Une ambiance un peu contractée, il faut bien en convenir.

Glubb pacha n'accorde pas volontiers d'interview. Aussi dois-je le remercier d'avoir bien voulu m'accueillir. Je me suis engagé à ne pas changer un mot de notre conversation, de façon qu'il pût en contrôler la teneur sur le double que je lui ai laissé en le quittant. Mais, sans commentaire, ces phrases paraîtraient dénuées de sens à la majorité des lecteurs. D'une part, les événements ont marché bon train ces temps derniers au Moyen-Orient ; d'autre part, sir Glubb pacha est désormais grand maître de la future armée libyenne, chargée d'assurer la sécurité dans ce nouveau bastion africain sur lequel l'Angleterre et les Etats-Unis fondent de sérieux espoirs. L'expérience que Glubb pacha possède des choses arabes, celle qu'il a acquise dans l'organisation et le développement de la Légion jordanienne, sa double appartenance à l'Islam — par la religion — et à l'Angleterre — par le sang — ses talents personnels, enfin, qui lui ont fait admettre, le premier peut-être, l'absurdité de la lutte sournoise britannico-française en Orient, sont des atouts précieux dans une partie malaisée à jouer.

Si fort qu'elle le désirât, l'Angleterre ne pouvait décemment réclamer le transfert à son profit des colonies italiennes qui couvraient si heureusement ses possessions africaines et complétaient de façon idéale ses bases en Méditerranée. Les Etats-Unis, qui ne badinent pas avec leur doctrine de la morale internationale, s'y fussent énergiquement opposés. Restait la ressource de créer par quelque tour de prestidigitation un Etat souverain dont il était bien entendu qu'un vieux pays conduirait les premiers pas. Ce que l'on fit.

DE LA TRANSJORDANIE A LA LIBYE

C'est l'armée de l'indépendante — et encore officieuse — Libye que va créer Glubb pacha. Quand, voilà trente ans passés, sir Glubb pacha arriva en Transjordanie, on ne tarda pas à s'apercevoir de ses qualités. Avec d'autres officiers britanniques, il appuyait l'action des hachémites, que Londres, sur les conseils de Lawrence, voulait voir régner sur l'Orient arabe. L'influence de Glubb grandit rapidement. En 1934, alors qu'il n'est que simple capitaine et tandis qu'il faut un « Bedwin Control Board » composé de trois officiers et cheiks pour régler les litiges à l'ouest de la voie ferrée Damas-Médine, sir Glubb exerce seul, à l'est de cette même voie, une juridiction incontestée. Cette même année d'ailleurs, l'émir Abdallah — le futur roi — confirmait les pouvoirs de Glubb, lui reconnaissant le droit d'infliger des peines et des amendes : « jusqu'à trois mois d'emprisonnement et 10 chameaux ».

A cette pittoresque délégation judiciaire s'ajoutèrent bientôt l'estime et l'amitié du souverain, puis le commandement en chef de la Légion arabe avec le titre de pacha.

La mort d'Abdallah a été un coup très dur pour l'Angleterre en général et pour Glubb pacha en particulier. L'ambassade britannique, modestement mais efficacement placée derrière le Divan et le palais royal à Amman, mesure là le caractère implacable de la lutte déclenchée contre elle par certains hommes dont elle rechercha pourtant l'amitié avec persévérance, par exemple Amin el-Husseini.

Issu d'une noble famille de Jérusalem, Amin el-Husseini avait été fait grand mufti par sir Herbert Samuel. Cela ne l'empêche pas de compter parmi les adversaires les plus acharnés de l'Angleterre. Convoitant la couronne de Palestine, il devait fatalement se heurter à Abdallah. Celui-ci l'avait déclaré déchu de tous ses droits. De là à penser que le grand mufti n'était pas étranger à l'assassinat du roi... Le cousin d'el-Husseini a payé de sa vie cette âpre compétition.

Glubb pacha avait d'autres raisons de se méfier des fanatiques. En fin août avait éclaté à Amman le « complot » de la garde hachémite. L'émir Naïef exerçait alors la régence ; mais le roi Talal était attendu sous peu. Les 750 hommes — et non les 50 ou 100 auxquels Glubb pacha a cru devoir limiter l'importance de la garde royale — formant cette unité directement commandée par le roi furent accusés de desseins malencontreux, bref de conspirer contre l'Angleterre. Quelques sanctions disciplinaires furent prises, et la garde hachémite ayant été dissoute ses éléments entrèrent dans le giron de la Légion de Glubb.

Quand l'émir Naïef passa au Caire, après le retour de Talal à Amman, il déclara à la presse que ce fameux complot avait été inventé de toutes pièces par Glubb. La raison et l'intérêt étaient fort simples. Il s'agissait de se prémunir contre une possible action de cette garde dont le contrôle, échappant à l'Angleterre, eût été susceptible, à l'instigation de quelque prince antibritannique, de constituer le noyau d'une armée nationale qui se fût substituée brutalement à la Légion arabe.

Glubb a agi avec promptitude et habileté. La reine noire — une des épouses d'Abdallah, impopulaire pour avoir, elle, ancienne esclave, séduit le roi et causé un grave dissentiment entre lui et Talal, très aimé des Bédouins — fut astucieusement et de façon impénétrable mêlée au « complot ». Tout avait été réglé avant l'arrivée de Talal, qui trouva place nette en même temps qu'une sorte de : « A bon entendeur, salut ! »

Mais qui saura jamais si Talal ne doit pas à Glubb des remerciements ? L'émir Naïef n'avait-il pas cru que sa régence pouvait se transformer ? Talal passait pour être sujet à des crises faisant douter de ses facultés mentales. Il était classé comme un adversaire de la Grande-Bretagne. Quant à l'hypothèse d'un rattachement de la Jordanie à l'Irak sous la couronne commune du jeune roi d'Irak, elle heurtait de vils intérêts... En un mot, il n'est pas exclu que Naïef, de concert avec la reine noire, avec laquelle il entretenait les rapports les plus intimes, eût tenté sa chance.

Qui peut dire le contraire ? A un journaliste américain, le seul avec moi qui ait bénéficié en 1951 d'une interview, sir Glubb pacha a répondu à Londres :

— Mes relations avec S. M. Talal I[er] sont excellentes. Il n'y a entre lui et moi aucun dissentiment.

Je m'excuse de ces explications très longues. Elles ont l'avantage d'éclairer les déclarations du général Glubb. Et j'en aurai terminé lorsque j'aurai évoqué les circonstances de mon entrevue avec cette attachante personnalité, la plus grande, je pense, quoique la plus discrète, que l'Angleterre ait eue, dans ces dernières années, pour mener à bien — ou le moins mal possible — sa politique en Proche-Orient et en Afrique musulmane.

Le rendez-vous avait été fixé à 12 heures à l'état-major. C'est un building plutôt modeste, situé au centre de la capitale. Sa particularité provenait de sa défense, qui ne laissait rien au hasard : chevaux de frise, postes de garde, policiers et soldats bien pourvus en armes automatiques, bref un état-major sur le pied de guerre. Bien différent, je dois dire, de celui que j'avais vu à Damas quelques jours avant.

Une sentinelle m'envoie à l' « Information Office ». On m'y établit un « pass » grâce auquel j'accède à un escalier extérieur. Non sans une fouille d'ailleurs anodine. Au premier étage, après quelques minutes d'attente dans une pièce minuscule où siège un capitaine bédouin, on me conduit chez le général. A la porte de son bureau, deuxième fouille ; mais celle-ci n'est plus une simple formalité. Il me semble — est-ce une illusion ? — que l'on dispose derrière le paravent qui masque, dans le bureau, la porte d'entrée, un appareil à l'allure de magnétophone. Un officier anglais me reçoit avec cordialité. Il me demande si je viens pour voir sir Glubb. Je lui réponds qu'en effet tel est mon désir. Lui-même attend-il le général ?

— Oh ! me dit-il... je suis de son état-major.

Comme nous parlons de Paris, Glubb pacha se trouve soudain devant moi. Il est entré silencieusement par une porte de côté et sourit de mon étonnement.

Ni luxe ni même confort dans ce bureau qu'éclairent deux fenêtres. Tournant le dos à la lumière, le général. Le visage aux cheveux grisonnants est marqué par une profonde cicatrice sous le maxillaire gauche. Avec courtoisie sir Glubb consent à s'exprimer en français.

Nous parlons de la Légion arabe.

LES DÉCLARATIONS EXCLUSIVES DU GÉNÉRAL A L'ENVOYÉ SPÉCIAL DE « FRANCE-ILLUSTRATION »

— Elle n'est rien d'autre que l'armée du gouvernement jordanien. Durant la première guerre mondiale l'émir Fayçal, futur souverain d'Iran, avait recruté pour la lutte contre les Turcs une force militaire qu'il avait appelée « l'armée arabe ». Celle-ci ayant été dissoute après son échec en Syrie, l'émir Abdallah fit appel aux anciens soldats de son frère pour constituer à son tour une armée, et afin de faciliter le recrutement le même nom fut conservé pour la désigner.

Lorsque nous avons eu le mandat sur la Transjordanie nous avons pensé qu'il était un peu ambitieux de parler d'armée à propos d'une troupe qui ne dépassait pas 1.200 hommes. D'où le terme « Légion ». Mais en fait les Jordaniens n'ont pas cessé de la connaître comme « l'armée arabe ».

— Quelle est approximativement sa force actuelle ?

Glubb pacha sourit :

— Vous me demandez là un secret militaire... Dites, pour donner un ordre de grandeur, entre 20.000 et 30.000 hommes.

— J'ai remarqué, entre Deraa et Amman, des bâtiments en voie de construction.

— Il y en a quelques-uns... assez peu... Nous aménageons deux ou trois camps. Nous n'avons pas, de toute façon, les crédits nécessaires à l'entretien d'une armée nombreuse et tout à fait moderne.

(Le financement, qui, on le sait, est assuré par la Grande-Bretagne, a été porté de 3 millions de livres sterling à 6 millions depuis l'an dernier. Ce budget, sans pouvoir être comparé à celui des pays occidentaux, représente dans un pays dont la population n'excède pas un million d'habitants un effort sérieux.) Dans tout le Proche et le Moyen-Orient on fait grand cas de la Légion arabe. Petit à petit s'est accréditée l'opinion que si elle avait réellement continué le combat pendant la guerre israélienne elle serait parvenue jusqu'à Tel-Aviv. On n'a pas manqué d'y voir la main de l'Angleterre, soucieuse de ne pas heurter les Etats-Unis dans leur politique d'aide à Israël.

Je demande à Glubb pacha s'il peut répondre à une telle question.

Elle est à l'origine des malentendus qui ont abouti à la situation présente en Orient.

— La plupart des gens qui en ont discuté, me déclare Glubb pacha, connaissaient très mal la situation exacte de la Légion arabe à l'époque. Ils la considéraient comme une armée moderne très puissante. De fait, elle l'avait été durant la seconde guerre mondiale. Mais à la fin des hostilités beaucoup de soldats la quittèrent, en sorte que nous avons commencé la guerre palestinienne avec 6.000 hommes. Les journaux nous en attribuaient généreusement 30.000, et ce n'était guère le moment de démentir... Ce qui était plus grave, c'est que nous n'avions aucune possibilité de combler nos vides. D'une part, l'argent manquait, d'autre part, le système de recrutement volontaire (des engagements de trois ans renouvelables quatre fois) avait conduit à former une excellente, mais très petite armée de métier ne disposant d'aucune réserve. Nos munitions étaient à peine suffisantes pour quinze à vingt jours de vraie guerre. Ajoutez à cela que tout l'effort des Israéliens se concentra, pendant le premier mois des opérations, sur Jérusalem, où nous nous trouvions... par chance. En l'absence des Egyptiens, des Iraquiens et des Syriens, qui intervinrent plus tard, nos 6.000 hommes durent supporter seuls le choc. Nos adversaires avaient une foule d'hommes pas très bien entraînés certes parce que dans la période du mandat britannique en Palestine ils n'avaient pu s'exercer qu'à l'échelon de la compagnie et pas du tout à celui du bataillon, mais huit fois plus nombreux que nous. S'ils avaient peu d'artillerie, en revanche ils possédaient une grande quantité d'armes légères...

Croyez-vous, conclut le général Glubb pacha, que ces explications soient sans valeur ?

— La Légion est-elle aujourd'hui à même de contenir une éventuelle « poussée » israélienne... dont on parle beaucoup dans les pays arabes ?

— Nos hommes sont d'admirables combattants... Mais nous n'avons pas d'argent. Les Israéliens reçoivent au contraire, de toutes parts, des sommes considérables.

J'évoque devant Glubb pacha les difficultés qui seraient nées de l'enrôlement dans la Légion arabe de certains éléments palestiniens. On a beaucoup murmuré dans les souks à ce propos et les chuchotements sont devenus des articles lors de la dissolution de la garde hachémite. On a parlé d'un complot. Qu'en pense le général ?

— *Je ne crois pas qu'il y ait eu de complot...* Il y a eu des bruits... Quelques hommes ont parlé... Et c'est tout... Que pouvaient d'ailleurs espérer les cinquante ou cent hommes de la garde achémite ? La Légion arabe représente une tout autre force, disciplinée, parfaitement en main, loyale... Une simple mesure d'ordre a été prise.

Glubb pacha se lève. L'entretien est terminé. Je lui dis :

— N'êtes-vous pas le continuateur de Lawrence ?

Le général égrène son chapelet.

— Lawrence a été un cas tout à fait exceptionnel... Il était à la fois un combattant, un spécialiste des moteurs — il a imaginé pour eux plusieurs perfectionnements — et aussi un traducteur de Virgile et d'Homère.

— Si les forces du Proche et du Moyen-Orient devaient un jour affronter non pas une menace très hypothétique d'Israël, mais un danger plus grave, un expansionnisme plus universel, que pourraient-elles ?

— Des cadres occidentaux donneraient plus d'efficacité à un système défensif proche et moyen-oriental... En Syrie, par exemple, des officiers français eussent renforcé sérieusement l'armée...

Glubb pacha s'interrompt.

— Sans doute, lui dis-je, est-ce là le domaine de la haute politique. Tout dépend de ce que veut la Syrie et peut-être aussi de quelques autres facteurs plus obscurs, par exemple la volonté de coopération des Occidentaux, la possibilité d'un accord sur de nouvelles bases entre l'Occident et l'Orient arabe, l'intérêt que l'on saura susciter chez les Arabes à s'entendre avec nous... Reste à savoir quel est le meilleur chemin pour conduire à une entente semblable.

Le dernier « pilier de la sagesse » en Proche-Orient sourit...

UNE GRANDE ENQUÊTE DE « FRANCE-ILLUSTRATION »

LE SUD-EST ASIATIQUE ET LA MENACE SINO-SOVIÉTIQUE (*)

V

LA BIRMANIE, PROIE DÉJA PRÊTE...

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL LUCIEN BODARD

LA Rangoon d'antan, dominée par le gouverneur général anglais et surtout par quelques firmes toutes-puissantes comme la *Steel Brothers* et *The Burmah Oil C°*, n'est plus.

La dernière forteresse britannique est l'honorable Strand Hotel, où les serviteurs innombrables, enturbannés, harnachés de ceintures, ornés de florissantes barbes bien lavées ont encore l'apparence d'impavides et respectueux piliers. Mais qu'on en sorte et partout l'on est saisi par la désintégration. Sous une colonnade victorienne presque intacte j'aperçois des coolies à peu près nus qui dorment sur les dalles — ils ont des yeux charbonneux et des barbes sauvages. La peau noire est tendue sur les os. Ce sont des dockers hindous. Je m'engage dans des ruelles bordées de murs immenses. Une fillette joue avec un rat mort. Des femmes birmanes, rutilantes des couleurs de leurs sarongs, sortent des décombres avec leurs ombrelles. Et je m'aperçois que toutes ces ruines de pierres sont habitées, qu'elles sont même surpeuplées. Là-haut, comme des champignons, ont poussé d'innombrables cahutes, faisant une sorte de paillote-ville. Les familles s'y trouvent bien. Pourquoi réparerait-on ? L'odeur est inexprimable. Elle est pire que celle de la Chine, qui est à base d'engrais humains. Ici, c'est la senteur de la pourriture nue. D'ailleurs les immondices sont purement et simplement rassemblées, en des pyramides permanentes, dans des recoins. Merchant Street, la grande artère commerciale de la cité, grouille de races jaunes et noires. Les paillotes, ici, sont descendues des buildings jusque sur les trottoirs, où elles prolifèrent en de monstrueux marchés aux puces. Toutes ces huttes sont habitées par des réfugiés. Il y en a ainsi 100.000, 200.000, 300.000, on ne sait combien, qui ont fui les campagnes voisines infestées par des rebelles de cinq ou six espèces différentes. Cette masse vit comme elle peut, dans une saleté telle qu'un enfant sur deux meurt en bas âge, de toutes les maladies du monde, à commencer par la peste.

Comme j'approche du Strand Hotel, j'aperçois un lépreux qui mendie, les jambes gonflées et noirâtres, les mains mangées, et sur la figure ce qu'on appelle l'aspect léonin, c'est-à-dire une sorte de boursouflure générale. Il n'a l'air de gêner personne. D'ailleurs les lépreux abondent tout particulièrement en Birmanie. De léproseries, il n'en existe que quelques-unes, tenues par des missionnaires et des bonnes Sœurs. Dans un de ces établissements les pensionnaires viennent de se révolter. Leurs leaders avaient rédigé une pancarte ainsi conçue : « Puisque le colonialisme est fini, pourquoi n'aurions-nous pas aussi la liberté ? »

Et cependant dans les rues je ne sens pas de haine contre moi, contre les autres Blancs. Plutôt une vaste indifférence.

LES GUERRES CIVILES

A VRAI dire, la Birmanie légale, celle du président Thakin Nu, celle du gouvernement et de l'A. F. P. F. L. — parti gouvernemental au socialisme fort modéré — connaît un ordre relatif. Mais elle se limite à Rangoon et à quelques villes. Toute l'immensité du reste n'est qu'anarchie, une telle anarchie que même les communistes sont divisés et hétérodoxes. Les campagnes sont abandonnées aux étranges emmêlements de toutes sortes de gens armés, il y a les bataillons et les milices du gouvernement, les diverses organisations rouges, qui s'accusent mutuellement de trotskysme, et les Karens. En fait, le pouvoir légal subsiste cahin-caha malgré six ou sept rébellions armées.

Il y a trois ou quatre espèces de guerres civiles à la fois.

D'abord celles des communistes entre eux. Leurs bandes se combattent selon ces impératifs : « Tuez tous les gens d'un autre bord qui pénètrent sur notre territoire » et aussi : « Brûlez les biens de tous ceux qui refusent de soutenir notre parti. » Alors les villages flambent, les paysans s'enfuient, et la terre abandonnée devient de la jungle.

Mais il est d'autres guerres. De temps en temps des bataillons réguliers font des apparitions. Il ne semble d'ailleurs pas que les troupes de Thakin Nu mettent une ardeur particulière à poursuivre les rebelles. Elles préfèrent une justice distributive sur les villageois qui les ont soutenus. Puis elles finissent par repartir, et les bandes regagnent leurs pénates. D'ailleurs, ces allées et venues, ces chassés-croisés sont souvent combinés à l'avance entre les divers intéressés. Les opérations tiennent du quadrille. Puis les rouges reprennent leurs activités normales. Ils attaquent un convoi militaire, ou assassinent quelques fonctionnaires, ou enlèvent une petite ville.

On raconte aussi que certains postes ou certaines villes tombent parfois mystérieusement aux mains des rebelles. Les garnisons réussissent toujours à partir à temps et sans dommage, mais elles abandonnent intégralement leurs armes, leurs munitions et leurs approvisionnements, dont les communistes n'ont plus qu'à s'emparer. Et puis tout redevient normal. Les soldats du gouvernement contre-attaquent victorieusement, et les rouges s'en vont, bien nantis.

Si compliquée déjà que soit la situation, il ne faut pas oublier les bandes karens errantes à travers le delta, ni les Moïs, proches parents des Cambodgiens, qui se sont alliés aux Karens contre les Birmans, et aussi les Mujakids d'Arakan, des musulmans qui se battent pour leur rattachement au Pakistan. Ni enfin les nationalistes chinois, installés de vive force en haute Birmanie et qui repoussent obstinément l'armée qui voudrait les chasser.

Toutes ces guerres (au moins depuis la fin de la grande offensive karen de 1948-1949) ne sont pas meurtrières pour les guerriers. Au cours de l'année dernière les pertes de l'armée birmane ne dépassèrent pas mille hommes. Il existe comme une confraternité des gens armés, qu'ils soient militaires patentés ou condottieri particuliers. Et c'est en somme le peuple qui paie les pots cassés.

Cet état de choses a provoqué la création d'une nouvelle classe sociale, celle des chefs de bandes. Ce sont de petits seigneurs de la guerre passés au rouge. Le nommé Bo Naung Cho, un leader communiste qui se rallia récemment au gouvernement, en fit récemment une description savoureuse et naïve. « A la longue, dit-il, je découvris que ces leaders communistes, après avoir trompé les pauvres paysans par des histoires à dormir debout, s'en étaient constitués les tyrans. La Birmanie est actuellement aux mains de ces féodaux marxistes qui exploitent le peuple par la menace de leurs armes. Ils lèvent des fonds et perçoivent des impôts plusieurs fois par semaine. Ils volent les commerçants et les voyageurs. Ces profiteurs passent leur temps à se pavaner alors que leurs hommes sont en haillons. Quand un ennemi attaque, ils s'enfuient aussitôt, en abandonnant leurs bandes qui doivent se débrouiller comme elles peuvent. Et puis, quand le danger est passé, ils reviennent en parlant de retraite stratégique. »

Telles sont les mœurs de la province rouge.

LES KARENS

CEPENDANT il est en Birmanie au moins une guerre atroce, presque d'extermination. Dans certaines régions des villages ont flambé par centaines, peut-être par milliers. Là, c'est la lutte à mort des Karens et des Birmans.

Qui avant la guerre connaissait les Karens, ces montagnards rustiques des chaînes du Tenasserim, au débouché de la péninsule malaise ? De braves gens, mais lourdauds, soupçonneux et terriblement indépendants.

Ces Karens n'oubliaient pas qu'ils avaient possédé les riches rizières du delta avant que les Birmans les en eussent chassés. Ils détestaient farouchement ceux qui les avaient supplantés.

Les Karens aimaient les Anglais. Ils s'y attachèrent avec la fidélité des gens simples. Et ils le prouvèrent bien lors de l'invasion japonaise. A cette époque les troupes de Sa Majesté, traquées sans fin, écrasées sous le nombre, reculaient sur des milliers de kilomètres vers les Indes incertaines, au milieu d'un pays hostile, plein de pièges. Mais, dans leurs jungles épaisses, les Karens demeurèrent totalement fidèles. Combien d'Anglais sauvèrent-ils alors ! Plus tard, au temps de la reconquête anglaise par la fameuse armée Wingate, une poignée d'officiers avaient été parachutés chez les Karens pour organiser la guérilla dans le dos de l'ennemi. Et ces hommes, vivant avec les Karens dans la boue, dans la jungle, en se nourrissant de la boule de riz, leur dirent un jour : « Nous vous promettons que vous ne tomberez pas sous la coupe des Birmans. Nous sommes autorisés à vous promettre que vous formerez un Etat indépendant, séparé de la Birmanie. »

Mais, l'heure venue de la défaite japonaise, les Anglais voulaient rattraper ces neuf millions de Birmans qui leur échappaient. A cette politique de la douceur et de la main tendue furent sacrifiés les Karens, qui n'étaient qu'un million et qui habitaient de pauvres régions sans intérêt économique.

Alors les Karens se révoltèrent. Dans le silence de la forêt ils avaient refait une armée. Chaque officier karen, remettant l'uniforme, rassemblait autour de lui ses anciens soldats. L'ensemble devint le K. N. D. O., c'est-à-dire l'Organisation de défense nationale karen. A la fin de 1948 les Karens descendirent dans la plaine en bandes compactes. Dans les villes et les villages birmans c'était la terreur devant ces troupes taciturnes qui avançaient avec une extraordinaire rapidité. Les soldats du gouvernement de Rangoon fuyaient. Les incendies rougeoyaient partout. Les cités tombaient les unes après les autres. Et finalement les Karens arrivèrent aux portes de Rangoon,

(*) Voir *France-Illustration* des 22, 29 septembre, 13 et 20 octobre 1951.

presque sans défense. Quatre mois ils demeurèrent devant l'énorme cité. Puis ils repartirent, faute de munitions.

Que s'était-il passé ? Au début les Karens paraissaient jouir de protections mystérieuses. Ils avaient des canons ; des avions leur parachutaient des colis précieux. Puis, brusquement, cette aide se tarit. Auprès des Karens il ne resta que quelques volontaires britanniques, ces mêmes officiers qui autrefois leur avaient promis l'indépendance. La situation s'était retournée, car les Birmans reprenaient les villes et les villages.

La guerre devint abominable dans cette frange du delta où les agglomérations birmanes et karens sont inextricablement mêlées. La grande loi fut celle de la vendetta. Si les Birmans brûlaient un village karen, les Karens dès le lendemain brûlaient un village birman. Les paysans, pour éviter l'égorgement, s'enfuyaient dans les marais et les jungles. C'était le dépècement absolu des villages, dont il ne restait plus que des cendres, quelques charpentes mal calcinées et de l'herbe rôtie.

Puis vint le jour, fatal pour les Karens, où leur chef, Saw Bah Uh Gyi, et son inséparable compagnon, le capitaine Vivian, furent tués dans une embuscade. Ce fut la fin de la grande guerre karen, mais alors commença la guérilla. Les bandes aménagèrent dans les marais et les forêts des repaires fortifiés, et elles en sortaient pour des raids rapides et meurtriers contre tout ce qui était birman. Comment poursuivre des hommes durs et résolus dans cette immensité de rizières, parmi tous ces arroyos, toutes ces rivières, dans ce monde aquatique du delta ?

Et cette guerre continue encore. Et il n'est pas de raison pour qu'elle s'arrête jamais, car les Karens ne peuvent être définitivement battus.

UNE VIE POLITIQUE TRÈS PARTICULIÈRE

La situation en Birmanie est bonne, m'a dit un politicien du cru. La preuve, c'est que nous votons... » Ces élections, il faut l'avouer, sont bien extraordinaires... pas plus cependant que toute l'histoire de ce pays.

Au début il y avait les fameux Thakins projaponais, ce qui ne les empêcha pas de devenir farouchement marxistes lors de l'imminente défaite de l'empire du Mikado. Alors, oubliant qu'ils étaient eux-mêmes fascisants peu auparavant, ils firent l'A. F. P. F. L., le grand mouvement populaire antifasciste, et redevinrent les alliés de ces Anglais qu'ils avaient trahis. Mais lorsque les régiments de Sa Majesté eurent réoccupé le pays, les Thakins reprirent contre eux le combat pour l'indépendance. Et ils eurent gain de cause, car alors les Anglais renoncèrent, ou parurent renoncer. Mais à partir de ce moment se posa le grand problème : fallait-il se maintenir, à n'importe quel prix, dans la pureté intransigeante ou fallait-il composer avec les nécessités de l'existence ? Aung San fut assassiné en plein conseil de cabinet avec six de ses ministres. Thakin Nu, qui prit le pouvoir, fut bien obligé d'être raisonnable, ne fût-ce que pour éviter la banqueroute. Alors les extrémistes de l'A. F. P. F. L. quittèrent l'organisation mère pour devenir les rebelles armés du Drapeau rouge, du Drapeau blanc, des Brassards jaunes, etc. Mais le chaos solidement constitué permit désormais à Thakin Nu, à son gouvernement et à l'A. F. P. F. L. de durer mois après mois, année après année, tant bien que mal, et pas si mal que cela, du moins d'après l'opinion de ces messieurs au pouvoir.

La Constitution exigeait des élections au suffrage universel. Mais comment faire pour organiser le vote, et surtout pour en sortir victorieux, dans une contrée où tout se règle à coups de mitraillette ? Les élections furent donc ajournées pendant deux ans, jusqu'au moment où fut trouvée une nouvelle et merveilleuse technique : il fut décidé que les scrutins auraient lieu en trois tranches. D'abord dans les villes. Ensuite dans les provinces les moins mauvaises. Enfin, plus tard, après la victoire, dans les zones vraiment trop rebelles.

La vie politique obéit d'ailleurs à un règlement très particulier. Chaque parti légal, établi, ayant pignon sur rue à Rangoon, est doublé d'une organisation illégale, en fait, d'une armée privée, qui tient la campagne et tue, autant qu'elle le peut, les agents et les représentants du gouvernement. Mais pour le gouvernement ne sont rebelles que les gens armés de fusils et de mitrailleuses, et qui vous tirent dessus. Ne sont pas rebelles les politiciens qui tiennent des meetings à Rangoon. Le respect de cette subtile distinction est d'ailleurs une nécessité pour Thakin Nu et ses ministres. Car supposez que le gouvernement manque à cette convention tacite, qui empêcherait les hommes du Drapeau blanc, les agents du Drapeau rouge, les émissaires des Brassards jaunes, les partisans de Ba Maw et les simples dacoïts (c'est-à-dire brigands) de venir opérer à Rangoon même ?

Cependant il est probable que le gouvernement saura s'en tirer. Il n'y aurait danger que si les communistes jugeaient le moment venu de la vraie révolte. Alors tout l'échafaudage actuel serait renversé. Mais à Rangoon les gens, qui se sont habitués à continuer de vivre, ne croient pas qu'on en soit encore là.

LA REPRISE DES AFFAIRES

Vous savez que les affaires ne sont pas si mauvaises que cela depuis quelque temps, me déclara un jovial businessman britannique. Naturellement, il ne faut pas regarder de trop près ce qui se passe dans les campagnes, mais ici, à Rangoon, le gouvernement abandonne peu à peu ses folles idéologies ; le régime commence à comprendre l'intérêt du principe d'association avec les capitaux étrangers.

» Le sang circule de nouveau dans le corps exsangue de la Birmanie. Le sang, c'est le riz. Maintenant il arrive à Rangoon, il passe partout. Déjà il y a eu en 1950 plus d'un million de tonnes à exporter, et cette année la situation s'annonce encore meilleure. Or le riz, c'est la fortune pour tout le monde, pour les exportateurs, pour le gouvernement et aussi pour les rebelles. Chacun se borne à prélever ses petits impôts au passage. Je reconnais que le système est un peu anarchique, mais, somme toute, il marche ! »

Ainsi la Grande-Bretagne commence à être récompensée.

La roue de la fortune a encore une fois bien tourné pour Albion. Il ne faudrait cependant pas croire à un succès de la main de fer. La Birmanie est, au contraire, un paradoxal triomphe de la politique de la douceur. Quand, en 1947, les Anglais furent persuadés que tout le pays allait se révolter contre eux, ils accordèrent l'indépendance totale, absolue. Quand les Birmans se mirent à nationaliser les grandes entreprises britanniques, comme cette flottille de l'Iraouaddi forte d'un milion de tonneaux, comme ces immenses exploitations de teck (le bois le plus précieux de l'Asie), les Anglais auraient pu laisser cette Birmanie ingrate sombrer dans la ruine et l'inflation. Bien au contraire, ils s'en constituèrent les sauveteurs par des prêts ; ils donnèrent 90 millions de livres sterling. A ces bienfaits le gouvernement birman ne demeura pas insensible.

Cependant il ne faut pas oublier que le succès anglais est dû au fait essentiel que le communisme était récemment encore une idéologie inconnue en Birmanie. Jusqu'à ces dernières années il n'existait pas en ce pays (contrairement à l'Indochine) de parti communiste, de leaders communistes véritables, entraînés en U. R. S. S. et gavés d'évangile rouge. Les révolutionnaires birmans ne sont que des marxistes d'occasion, fortement suspects aux purs de Chine et de Russie. Et c'est cette faiblesse congénitale des rouges qui a permis aux Anglais de « repêcher » le gouvernement de Thakin Nu, de l'arracher aux extrémistes. Mais il suffirait que Russes et Chinois travaillassent sérieusement la question birmane pour que tout s'écroulât. Or il semble bien que depuis quelques mois ils se soient mis à l'œuvre.

LE DANGER ROUGE

Selon les experts étrangers, les communistes chinois n'auraient besoin que d'un mois pour envahir toute la Birmanie, arriver à Rangoon et à la mer. Une seule division rouge suffirait. Elle n'aurait qu'à descendre la fameuse route de Birmanie, déferler depuis les plateaux de la province chinoise du Yunnan vers Lashio et Mandalay, où elle pourrait prendre le chemin de fer.

La route de Birmanie — cette extraordinaire voie sacrée fabriquée pendant la dernière guerre à travers les derniers contreforts de l'Himalaya à coups de sacrifices humains afin de débloquer la Chine de Tchiang Kai Chek asphyxiée par le blocus japonais — est toujours en bon état. La preuve en est toute cette contrebande qui, à partir de Mandalay, s'en va jusqu'à Kunming par camions.

Pratiquement, les Birmans par eux-mêmes ne pourraient offrir aucune résistance. Leur armée régulière ne compte guère que 30.000 à 40.000 hommes, médiocrement armés. On peut même se demander si en face d'une invasion rouge l'armée de Thakin Nu ne mettrait pas bas les armes, purement et simplement.

Néanmoins il est possible que les Chinois recourent à des tactiques plus « douces », afin de faire le moins de peine possible au pandit Nehru et aussi pour éviter un quelconque corps expéditionnaire de l'O. N. U.

Récemment s'est produit un événement important : Thakin Than Tun et les grands chefs du Drapeau blanc se sont rendus à dos d'éléphant dans une clairière de la jungle du Pegu Yama, entre Rangoon et Mandalay, et juste au débouché de la route de Birmanie. Du Yunnan voisin étaient également venues des personnalités chinoises. Et ce congrès vota des résolutions décisives, et tout d'abord qu'il fallait transformer les actuelles guérillas en une armée révolutionnaire birmane capable de porter le coup fatal au régime « social-traître » de Thakin Nu.

Depuis lors le Pegu Yama devient peu à peu un vaste camp d'entraînement, les recrues étant razziées dans la plaine et les instructeurs venant de Chine. Par caravanes arrivent les armes, aussitôt cachées en de mystérieux dépôts. Les bandes anciennes se transforment peu à peu en compagnies, en bataillons, en régiments. Des « volontaires de la mort » achèvent leur instruction en allant faire sauter des ponts et en pillant des gares. Un grand état-major est chargé d'appliquer les consignes venues de Chine.

Ainsi le Drapeau blanc, pris en main par les agents de Mao Tse Toung, s'impose aux organisations rivales. Partout, et jusque dans les antichambres du gouvernement de Thakin Nu, vont ses émissaires et ses consignes. Le Drapeau rouge et les Brassards jaunes sont peu à peu noyautés. Le parti légal des Paysans et des Ouvriers constitue, dans les villes, la cinquième colonne du Drapeau blanc. Et tout ce travail paraît supervisé par le nouvel ambassadeur russe à Rangoon. En tout cela il y a une logique absolue. Le jour, proche ou lointain, qui conviendra aux grands plans de Moscou et de Pékin, la Birmanie s'écroulera comme un château de cartes.

En face de ces préparatifs dangereux toute la défense du gouvernement de Rangoon est dans ce slogan : « Surtout ne nous défendons pas, de peur d'offenser la grande et terrible Chine. N'augmentons pas notre armée, ne traquons pas les communistes, remettons-nous-en à la pureté des intentions de Mao Tse Toung. » A Rangoon on raconte couramment que Thakin Nu est déjà comme un singe fasciné par un boa.

A tous points de vue ce pays est une proie déjà prête, rongée de l'intérieur, menacée de l'extérieur, paralysée par la peur, sans réflexe de défense. C'est le ventre mou de l'Asie. Cela peut s'effondrer à chaque instant, cela peut durer des années — tout dépend des volontés de Pékin et de Moscou. Mais je reviens de ce voyage dans le Sud-Est plus persuadé que jamais qu'il n'est, de Hong-Kong à Calcutta, qu'un bastion réel contre le communisme : l'Indochine. Dans ce coin du monde il n'y a guère comme force véritable en face de l'expansion rouge que le corps expéditionnaire français et l'armée vietnamienne. Tout le reste est construit sur du sable.

CE SAUT A L'ARRIVÉE, D'UNE IMPRESSIONNANTE AUDACE, TERMINA LE PARCOURS EXÉCUTÉ A CHAMONIX EN 1947 PAR LE CHAMPION DU MONDE B. RUUD.

Sports d'Hiver en France..

... AUJOURD'HUI LES PLUS VARIÉS ET LES PLUS AGRÉABLES DE L'EUROPE

PAR JACQUES MOUFLIER, PRÉSIDENT DU COMITÉ DES STATIONS FRANÇAISES DE SPORTS D'HIVER

Si nos stations de sports d'hiver françaises ont commencé leur équipement plus tard que d'autres stations étrangères, disons qu'elles bénéficient aujourd'hui des installations les plus perfectionnées et les plus modernes.

Depuis plusieurs années — depuis 1944 — nous avons constitué un Comité des stations françaises de sports d'hiver, que skieurs et amis de la montagne ne connaissent pas encore pour la plupart et qui s'est attaqué à la réalisation de grands programmes :

Des hôtels plus confortables, un réseau de remontées mécaniques plus complet qui vous permettra de monter toujours plus haut, plus vite, de ne plus attendre aussi longtemps au départ, d'allonger vos descentes ;

Une conjugaison de ces remontées mécaniques capable de vous assurer dans nos merveilleuses vallées de France des promenades à ski plus nombreuses, plus variées, de longues excursions qui vous permettront de découvrir des sommets accessibles seulement jusqu'ici à ceux qui partaient à pied.

Il reste beaucoup à faire. Nous nous sommes attelés à la tâche, mais dès cette année tant de progrès sont accomplis qu'il convient de s'y arrêter un moment, à la veille de vos prochaines vacances de neige. Ces progrès autorisent à vous dire : « Vous pourrez maintenant explorer à ski pendant de longs jours les montagnes de France sans suivre deux fois la même piste... Le saviez-vous ? »

France-Illustration nous ouvre ses colonnes pour vous le dire. Je lui en exprime une vive gratitude au nom des vingt-deux stations groupées dans notre comité et qui participent à un effort identique d'équipement touristique, hôtelier et sportif.

Alpe-d'Huez, Auron, Serre-Chevalier, Les Contamines, Chamonix-Mont-Blanc, Courchevel, La Clusaz, Les Houches, Megève, Montgenèvre, Morzine-Les Gets, Saint-Gervais, Valberg, Val-d'Isère, Villard-de-Lans, Barèges, Font-Romeu, Luchon-Superbagnères, le Mont-Dore, Sauveur, Les Gets.

Voulez-vous connaître les réalisations pratiques dont vous pouvez déjà profiter cette année ? Feuilletez la documentation rassemblée ici avec la collaboration de nos stations, de nos constructeurs et des sociétés d'exploitation de remontées mécaniques. Vous y trouverez les grands trajets qui vont de vallée à vallée avec l'aide de plusieurs téléphériques, téléskis ou télébennes... Chaque fois quelques minutes de montée pour des « heures » de splendides descentes par des pistes de mieux en mieux balisées. Là encore, initiatives privées — que je remercie ici — et collaborations se sont réunies pour donner des résultats pratiques des plus heureux.

Nous ne nous arrêterons pas là. Nous voulons aussi des facilités de voyage et de transport, un accueil nouveau dans nos stations, digne du plaisir du ski et du soleil de la montagne. De ce côté aussi le programme est tracé.

Faites du ski en France cet hiver !...

Partez à ski de Megève à Chamonix. Revenez-en par un trajet différent sans lâcher vos skis. Allez de Morzine aux Gets. Là encore vous reviendrez par une route qui ne sera pas celle de l'aller. Quittez un matin votre hôtel aux Allues, vous n'y reviendrez que le soir après avoir exploré les panoramas splendides de Courchevel et Moriond.

A Val-d'Isère, deux téléphériques vous permettront de parcourir des pistes et des champs de ski offrant toutes les sortes de difficultés, exposés aux quatre points cardinaux entre 1.850 et 3.500 mètres d'altitude.

A l'Alpe-d'Huez et dans les stations de la Côte d'Azur et des Pyrénées vous trouverez la neige avec le soleil de la Méditerranée. Au Mont-Dore, la rapidité d'accès en provenance de Paris.

Quelles montagnes peuvent vous offrir des ressources plus variées, allant des pentes les plus douces, les plus accessibles aux skieurs débutants (avec des remonte-pente d'exercice à court trajet dans toutes les stations) aux explorations de la plus vaste envergure que connaisse aujourd'hui la pratique du ski !...

Suivez à la radio nos bulletins d'enneigement réguliers du jeudi. Nos stations vous attendent.

qui le prépare. Trace directe en traversée.

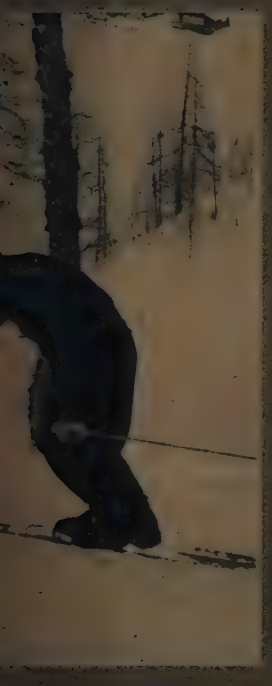
Position de fin de christiania amont.

Position trois-quarts dans un christiania pur aval.

Position d'arrêt en fin d'un christiania pur aval.

Christiania pur arrêt vu de dos.

Dérapage latéral.



LA TECHNIQUE FRANÇAISE S'IMPOSE

Dans l'histoire du ski 1889 apparaît comme une date mémorable. Cette année-là, en effet, Nansen traversa le Groenland à skis. Deux ans plus tard, en 1891, la relation de son exploit parut en français. Elle excita un vif intérêt, et l'on peut placer à ce moment le début de la période moderne de l'histoire du ski, connu et pratiqué des Nordiques en tant que moyen de locomotion depuis des temps fort anciens. Un texte de 1555 dû à Olaus Magnus n'indique-t-il pas que les Scandinaves se servaient de skis pour aller à la chasse ? Déjà même la compétition était née et les skieurs s'affrontaient en concours et tournois.

Depuis lors le ski a conquis la place qu'on sait parmi les sports. Chaque année voit augmenter le nombre de ses fervents. Qui n'a assisté dans une gare parisienne, en fin de semaine, au départ de ces groupes joyeux que les longues lattes surmontent, un peu à la manière des lances dressées au-dessus des bataillons de piquiers dans certains tableaux d'autrefois ? Ils s'en vont faire provision d'air pur et reviendront roses et revigorés. Ceux-là ne peuvent profiter que d'assez courts moments. Mais ils sont certes des plus enthousiastes dans cette armée de sportifs et de sportives que les pentes neigeuses de nos montagnes voient passer.

Dans l'évolution de la technique du ski la France a joué un grand rôle. Elle possède, on le sait, des champions et des championnes réputés. Leur exemple et leurs conseils ont été fort utiles. La valeur de la méthode française de ski, que les grands champions représentent avec autorité, est prouvée par l'élévation du niveau moyen des skieurs de toutes classes. Il n'est que juste d'ajouter que de cette qualité les skieurs français sont redevables à l'enseignement que dispensent dans les stations françaises les moniteurs formés dans une école d'Etat.

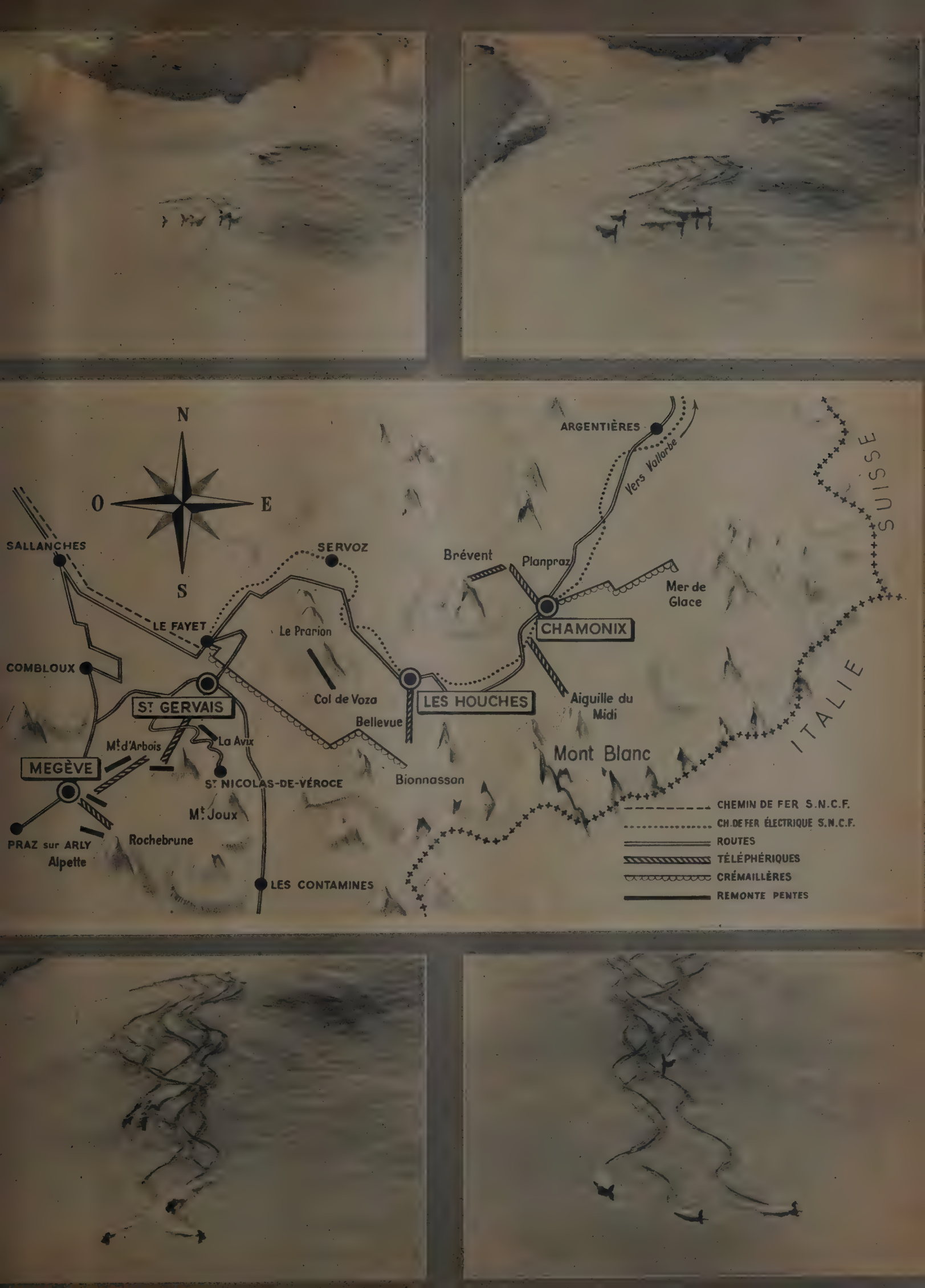
A cet enseignement excellent les stations françaises adjoignent un équipement qu'elles améliorent sans cesse et qui permet aux amateurs de ski de s'adonner à leur sport dans les conditions les plus favorables. Gain de temps, moins de fatigue, ce sont autant d'avantages pour les sportifs. Leur condition physique en bénéficie et par conséquent leurs performances. Aussi le succès de ces stations doit-il s'accentuer encore. Ce sera la juste récompense de ceux qui, à des titres divers, en sont les animateurs.

Les skieurs se lancent maintenant, ainsi qu'on peut le voir par photographies de cette page, en de longues randonnées. Ils s encouragés à s'y livrer par l'assurance qu'ils ont de trouver téléphériques, les télébennes et les téléskis qui viennent grandem soulager leur effort. Ces engins mécaniques se suivent et conjugu entre les grandes stations l'aide qu'ils apportent aux skieurs. Ceu ont aussi pour s'orienter sur des pistes mieux tracées et balis des plans-guides et d'utiles avis. De grandes firmes commerci amies des sports rendent dans ce domaine d'appréciables servi

Notre montage représente :
1. — Télébenne de Miribel-Les Allues
2. — Téléphérique de Villard-de-Lans
3. — Télébenne de Voza Prarion
4. — Téléphérique de Saint-Gervais-Mont-d'Arbois
5. — Plan des pistes au départ des Houches
6. — Alpe-d'Huez : balisage de piste
7. — Conseils aux skieurs (type téléski)
8. — Val-d'Isère : balisage de piste

Les photographies qui illustrent ces pages sont de Mlle Merlin, « Revue du ski », Maudamez, Photos d'équipement Publi-Télé-France, Seraillie et Roger Lyon.

C'est au centre de la région touristique du Mont-Blanc que s situées les grandes stations internationales de Megève, Sa Gervais, Les Contamines, Les Houches, Chamonix. Ces stati sont reliées entre elles par un réseau complet de remontées mé niques. Il permet à un bon skieur d'aller, dans la même journée, Megève à Chamonix en passant par tous les sommets intermédiai et de revenir le lendemain sans emprunter deux fois le même tra La carte ci-contre montre ce parcours et indique les commodi offertes aux skieurs. Des itinéraires de longs parcours existent d'aille pour d'autres régions : Morzine-Les Gets ; Courchevel, Miribel-L Allues, Val-d'Isère avec l'ouverture du téléphérique de Bellevar


N
O
E
S
SALLANCHES
SERVOZ
LE FAYET
COMBLOUX
ST GERVAIS
Mt d'Arbois
La Avix
MEGÈVE
ST NICOLAS-DE-VÉROCE
Mt Joux
PRAZ sur ARLY
Alpette
Rochebrune
LES CONTAMINES
Le Prarion
Col de Voza
Bellevue
Bionnassan
LES HOUCHES
Brévent
Planpraz
ARGENTIÈRES
Vers Vallorbe
CHAMONIX
Mer de Glace
Aiguille du Midi
Mont Blanc
SUISSE
ITALIE
CHEMIN DE FER S.N.C.F.
CH. DE FER ÉLECTRIQUE S.N.C.F.
ROUTES
TÉLÉPHÉRIQUES
CRÉMAILLÈRES
REMONTE PENTES

Skieurs, comment vous équiperez-vous ?

En se développant les sports d'hiver ont fait naître une forme nouvelle de l'élégance. Sur les pentes neigeuses où les skieurs se lancent avec ardeur, les conditions mêmes du sport imposent certaines formules dont il n'est guère possible de s'écarter. Il faut que le vêtement laisse la plus grande liberté de mouvements et qu'il protège aussi contre l'âpreté de la température. Mais après les descentes à toute allure vient l'heure de la détente. Pour ces heures de délassement les couturiers ont inventé d'aimables ensembles. Nous vous en proposons ici quelques exemples. Ces tenues d'après-ski rendent à la sportive toute sa féminité. Elles sont gracieuses et elles ont ce rien d' « opéra-comique » qui plaît aux femmes.

Il est vrai qu'il n'est pas toujours indispensable d'aller loin pour voir ces costumes et les gracieuses jeunes femmes qui les portent. Car, avouons-le, nous les avons photographiés dans une station qui est sensiblement au niveau de la Madeleine : le Tilbury-bar, qui, rue de Surène, ne vous demande qu'un peu d'imagination pour vous persuader que la montagne vous entoure.

La tenue de ski que Lucette, de chez Jacques Heim, qu'on voit ci-dessus en compagnie de M. Philippe Heim, a revêtue est en gabardine beige, de forme a peu près classique. Grace au gros plissé du fuseau les mouvements de la skieuse conservent toute l'aisance nécessaire à la pratique du sport. Au premier plan, Jean-Pierre porte un anorak de Palu-Sports blanc comme neige. La photo de droite, montre un modèle de Manguin. Surgissant tout juste du remonte-pente, Pascale a conservé le costume qu'elle portait pour dévaler les cotes couvertes d'un souple tapis immaculé : pantalon noir très étroit, chemisier de flanelle blanche, veste de teddy bear blanche doublée de tissu écossais bleu et vert. Elle s'encapuchonne d'une cagoule bleu marine. Ci-dessous, a gauche, tendant son verre au barman, on aperçoit Geneviève, de chez Jean Dessès.

Douce tiédeur après l'effort. A dr., Lucette porte « Tyrol », ensemble d'après-ski de J. Heim : collant de jersey noir, jupe de feutre jaune, cagoule feutre noir.

JEAN DESSÈS A HABILLÉ GENEVIÈVE, QUI, A G., PARTAGE AVEC PASCALE LES PREMIÈRES DÉLICES DE LA FONDUE, D'UNE JUPE DE FEUTRE CYCLAMEN A FRANGES ET D'UN PULL-OVER DE SOIE NOIRE. LA JEUNE FEMME DEBOUT AU CENTRE RESTE FIDÈLE AU CLASSIQUE ENSEMBLE : PULL-OVER ROUGE ET FUSEAU NOIR DE PALU-SPORTS.

CI-CONTRE SONT RASSEMBLÉS TOUS LES ARTICLES D'ÉQUIPEMENT INDISPENSABLES A LA MONTAGNE : SKIS, ANORAK, BATONS, GANTS, LUNETTES, ÉCHARPES ET SACS. TOUS VIENNENT DE PALU-SPORTS.

IL FAUT RÉCRIRE « LE GÉNIE DU CHRISTIANISME »

par DANIEL-ROPS

En célébrera-t-on cette année l'anniversaire ? L'Institut catholique et la Sorbonne se mettront-ils d'accord pour organiser la commémoration d'une œuvre qui, tout ensemble, intéresse au premier chef et les lettres françaises et l'histoire de l'Eglise ? Et pourquoi, dans la belle série des timbres qui évoquent la galerie des maîtres de notre pensée, n'en consacrerait-on point un à l'événement ?

Il y a cent cinquante ans exactement tous les milieux littéraires de Paris et de France se transmettaient le bruit de la publication prochaine d'un ouvrage dont d'avance on se promettait merveille. Les fragments qu'on en connaissait déjà ne provoquaient-ils pas discussions véhémentes et enthousiastes ? De beaux yeux n'avaient-ils pas pleuré à suivre la destinée pathétique d'*Atala,* et des centaines d'adolescents, des milliers de jeunes femmes ne rêvaient-ils point de *René* ? L'auteur, le vicomte François-René de Chateaubriand, était à l'avant-garde des lettres, en une pointe extrême où il ne lui déplaisait point d'être solitaire et aventuré. Cependant la sincérité réelle d'une conversion à la foi ancestrale, après la mort de sa mère — « j'ai pleuré et j'ai cru » — et le désir réel de servir désormais la cause qu'il avait trahie dans son *Essai sur les révolutions* pouvaient aller de pair chez cet authentique homme de lettres avec un sens aigu de ce qu'on devait appeler plus tard « la stratégie littéraire ». *Le Génie du christianisme* parut le 14 avril 1802 ; le 18, jour de Pâques, Napoléon assistait dans la nef fleurie de Notre-Dame au *Te Deum* qui célébrait la promulgation du Concordat et le rétablissement officiel du culte ; le même jour on pouvait lire dans *le Moniteur* l'éloge, par Fontanes, du livre de Chateaubriand, c'était vraiment savoir utiliser les vents.

Quoi qu'il en puisse avoir été des arrière-pensées du brillant auteur, son ouvrage, en soi, était un acte d'importance. Son but n'était rien de moins qu'apologétique : au secours de cette religion que, depuis les philosophes, tant et tant avaient vilipendée il se portait avec son jeune génie ; écrivain d'avant-garde, il se proclamait partisan de ce qui aux beaux esprits du temps apparaissait comme le plus rétrograde. Non qu'il se voulût théologien : « Qui est-ce qui lirait maintenant un ouvrage de théologie ? », et Chateaubriand pensait, fort judicieusement, que le premier mérite pour un écrivain est de savoir se faire lire. A la besogne qu'il se désignait il était mieux préparé : « Appeler tous les enchantements de l'imagination et tous les intérêts du cœur au secours de cette religion contre laquelle on les avait armés. » Ou, pour dire autrement les choses, repousser « ces reproches d'absurdité, de grossièreté, de petitesse » qu'on lui avait tant faits au XVIII^e^ siècle, et en faire sentir la beauté et la bienfaisance. Du point de vue de la stricte apologie chrétienne, le projet se tenait : montrer l'excellence du christianisme pour démontrer sa divinité, « ne pas prouver que le christianisme est excellent parce qu'il vient de Dieu, mais qu'il vient de Dieu parce qu'il est excellent », c'est d'une saine et sage méthode. Encore eût-il fallu, pour être tout à fait péremptoire, prouver que cette excellence est telle qu'elle ne peut venir que de Dieu. Chateaubriand l'a-t-il fait ? C'est une autre histoire ; et peut-être lui manqua-t-il, très pieusement, pour atteindre son but, d'être un peu plus... théologien.

Pour nous, qui considérons ce monumental ensemble d'images et d'arguments dans le recul de quinze décades, l'intention nous paraît certes fort estimable et même admirable : la sentons-nous telle que Chateaubriand l'a éprouvée ? Peut-être pas. Ce qui apparaît le plus évidemment, à juger d'ensemble *le Génie,* c'est que la critique du christianisme a déplacé ses batteries. Les arguments ne sont plus les mêmes : Marx et Engels sont passés par là qui ont porté d'autres accusations. Ce n'est plus « la grossièreté, la petitesse » du christianisme qu'on dénonce dans le camp adverse, et si l'on y parle de son « absurdité » c'est pour en conclure à sa nocivité politique et sociale, bien plus que pour lui opposer les droits de la raison pure. Il est frappant de constater que pas une seule fois au cours de l'immense ouvrage le drame social qui pèse de tout son poids sur le XIX^e^ siècle, et dont nous portons encore le cruel héritage, n'est évoqué. Pas plus qu'il n'y est guère question de la politique de l'Eglise, de son rôle en face des problèmes de la paix et de la guerre, de l'esclavage, du travail humain, de la légimité de l'argent... Il est bien certain que si un écrivain chrétien d'aujourd'hui s'avisait de reprendre le dessein même du *Génie du christianisme,* ce serait sur ces points-là qu'en premier lieu il ferait porter son argumentation.

A relire, d'un bout à l'autre, l'œuvre entière on éprouve à peu près tout le temps le même sentiment. On est d'accord avec l'auteur quant aux intentions, quant au schéma de la pensée ; mais lorsqu'il s'agit d'apprécier les moyens de l'apologétique elle-même, on se sent plus réticent, et cette réticence même fait sentir combien l'idée du christianisme a fait de progrès depuis cent cinquante ans, combien elle s'est enrichie en se débarrassant de bien des faux semblants, en se décrassant de maintes routines, combien l'Eglise s'est faite proche des préoccupations immédiates des hommes et quel effort elle a accompli pour faire servir au bien de Dieu le plus possible des moyens que la société où elle vit met à sa disposition.

Je ne sais si cette sorte de « grand catéchisme en images » que constitue la première partie du *Génie* touche encore beaucoup d'âmes. Chateaubriand entend y démontrer la beauté morale des dogmes, des sacrements, des vertus, des Ecritures ; il veut aussi prouver que la Providence est admirable dans les merveilles de la nature comme elle l'est dans le corps de l'homme. Les ravissants tableaux qui jalonnent ces chapitres, pour la joie des examinateurs au baccalauréat, tel celui sur « la Femme pauvre de Brest » ou « la Nuit au Niagara », ont assurément du charme. Mais la science du monde a fait de si grands progrès en cent cinquante ans que nous sommes enclins à trouver piètres les preuves de la grandeur de la Providence qui nous sont proposées ; le temps qui a découvert l'univers en expansion et la désintégration nucléaire a besoin de preuves plus pertinentes. Et, soit dit sans pessimisme excessif, quant à la présence des intentions providentielles dans la conscience de l'homme, les mêmes découvertes nous laissent là-dessus un peu inquiets. Dix mots de Pascal vont plus loin...

On se sent plus à l'aise pour accepter l'apologétique par la poétique chrétienne qui est celle de la seconde partie de l'ouvrage. Qu'à la lettre Chateaubriand veuille établir en théorie l'infériorité de la mythologie comme source d'inspiration poétique et la supériorité, en fait, des poètes chrétiens, cela ne nous émeut peut-être pas beaucoup ; d'ailleurs il s'embrouille quelque peu dans ses démonstrations, est obligé de convenir qu'il y a de médiocres poètes chrétiens, tels Saint-Amand ou Chapelain, ce qui sous-entend que si *la Pucelle* et *l'Henriade* de Voltaire sont exécrables, ce n'est pas seulement parce que le dessein de ces grandes machines de guerre est antichrétien. Mais ce que l'auteur du *Génie* a, sur ce point, parfaitement vu — et ce qui était difficile à voir en son époque — c'est que le christianisme est la religion totale de l'homme, celle qui le connaît le mieux, celle qui développe en lui ce que l'humanité a de plus riche. Par là il rejoint — sans le savoir, bien sûr — le saint Thomas d'Aquin de la *Somme* et annonce, d'une certaine façon, le Maritain d'*Humanisme intégral* : comme quoi, n'en déplaise au jeune et brillant auteur, pensée juste et théologie sont sœurs.

Mais c'est surtout quand on aborde la troisième et la quatrième partie du *Génie* qu'on mesure à la fois combien cet homme du seuil du XIX^e^ siècle a pensé fort et loin et marché dans la bonne direction. On sait que la troisième est une tentative d'apologétique par l'art — musique, peinture, sculpture et, surtout, architecture : on y trouve le très célèbre passage sur les cathédrales gothiques, sans cesse repris et étudié dans les classes de nos lycées — et la quatrième, une apologétique par les faits, la splendeur du culte, le rôle du clergé, « vue générale des services rendus à la société par la religion chrétienne ». Dans cette double perspective, il est hors de doute que son livre a joué un rôle d'avant-garde, qu'il a ouvert des voies nouvelles où le christianisme du XX^e^ siècle s'est engagé à fond. Il fallait de l'audace, en son temps, pour faire l'éloge des églises gothiques, communément tenues pour barbares, et c'était une manière de paradoxe que de les imposer à la mode, ce que fit fort bien Chateaubriand ; mais il importe de comprendre que le même mouvement devait plus tard porter l'Eglise du Christ à revendiquer pour le service de Dieu et la manifestation de sa Providence tout ce qui, par le monde, est juste, beau et bon. Quand les chrétiens d'aujourd'hui font servir à leur apologétique les films et la télévision, quand ils réclament pour l'Art Sacré la collaboration de tout ce qui compte dans l'ordre de la création esthétique, en vérité ils suivent un chemin où Chateaubriand les précède, même s'ils ne le savent pas toujours.

Ainsi *le Génie du christianisme* apparaît-il comme un livre-jalon, une étape décisive et nécessaire. Qu'il ait vieilli, qu'il se trouve aujourd'hui de bien des façons dépassé, c'est moins la faute de son juvénile auteur que le résultat des progrès accomplis depuis lui et dont il demeure un des initiateurs notoires. Vénérons donc sa mémoire, célébrons son anniversaire. Et qui parmi les écrivains chrétiens de nos jours, pour lui rendre le plus beau des hommages, écrira un nouveau *Génie du christianisme,* tel qu'on peut le concevoir en ce milieu du siècle né du sien ?

HENRI HARTMANN

CHIRURGIEN DE L'HOTEL-DIEU

PROFESSEUR DE CLINIQUE A LA FACULTÉ DE PARIS

PAR R.-J. MOLINE

Le professeur Henri Hartmann vient de mourir à quatre-vingt-onze ans. Il a été un des plus grands maîtres de la Faculté de Paris. Ce chirurgien, un des premiers de son temps, fut particulièrement remarquable par l'art qu'il apportait dans l'examen des malades et par la qualité de son enseignement. C'est surtout à l'Hôtel-Dieu, dans la chaire de clinique chirurgicale, qu'il faut par la pensée le replacer si l'on veut lui rendre un juste hommage. Il arrivait le premier dans son service et y déployait une activité débordante. La vivacité et le mordant de son esprit, qu'il montrait en toute circonstance et à l'égard de tout le monde, étaient les traits dominants de son caractère. A soixante ans passés il avait l'allégresse d'un jeune homme, et c'est par coquetterie qu'il portait une large barbe blanche. Il bondissait de sa voiture et il était déjà dans son service : la visite des salles, l'examen des malades, les séances opératoires, l'enseignement des jeunes stagiaires et des médecins confirmés, les interrogatoires des candidats aux examens, il menait tout de front. D'un geste que sa vivacité avait fait paraître brutal, mais que sa précision avait rendu à peu près indolore, il faisait un diagnostic. L'étudiant qu'il interrogeait, il le forçait à penser en anatomiste précis, mais il ne lui permettait jamais d'oublier qu'il était devant un malade et qu'il n'y avait qu'un but : traiter et guérir. Si la réponse était mauvaise il n'était pas avare des épithètes les plus dures, les plus blessantes. Un étudiant lui tenait-il tête avec quelque apparence de raison, il ne lui en tenait pas rigueur. A la salle d'opération il était infernal pour ses aides, leur frappant les mains à coups de manche de bistouri et leur donnant même des coups de pied dans les jambes. On a vu son interne le quitter en pleine opération tant son humeur était pénible à supporter, un autre médecin assistait alors le terrible « patron ». Tout cela n'était rien, car il enseignait, il démontrait, il apprenait, il cherchait sans relâche. Bien nombreux encore sont en France les chirurgiens qui ont oublié les coups de caveçon et qui gardent brûlant le souvenir des admirables présentations cliniques où, en quelques mots appuyés d'un croquis bâclé mais vivant, il disait plus que ne contient un chapitre de traité. Ces présentations cliniques à l'amphithéâtre étaient de véritables représentations dramatiques. Le malade était le prétexte qui permettait d'enseigner : ou bien c'était un malade nouveau, et il fallait faire le diagnostic, ou bien le malade était connu, et il fallait déterminer le traitement. Le professeur Hartmann était face aux étudiants, le malade à son côté, sur un chariot d'hôpital, inquiet d'un tel honneur, réconforté seulement par la présence d'un externe ou d'une infirmière. En face, quatre-vingts étudiants. Pouvait-il, ce malade, supposer que son angoisse était largement égalée par celle de l'externe qui devait affronter le professeur et dépassée même par celle de quatre ou cinq étudiants assis au premier rang, envoyés là par la Faculté pour y passer leur dernier examen chirurgical ? Eux savaient que le moindre écart pouvait leur valoir un échec et que, dans la meilleure hypothèse, ils n'échapperaient pas aux sarcasmes du professeur Henri Hartmann. La pièce était parfois montée d'avance : la veille le professeur avait déjà examiné le malade devant quelques-uns des jeunes stagiaires et, avec verdeur, il leur avait appris l'essentiel de ce qu'il ne fallait pas faire. Henri Hartmann se faisait alors présenter le malade par l'externe, le rabrouait au passage, puis fonçait sur les candidats : une simple hernie inguinale était un prétexte suffisant pour embrouiller ceux-ci, leur faire confondre les hernies les unes avec les autres, les fossettes péritonéales entre elles, leur faire perdre pied. Alors, triomphant, le professeur pointait son doigt vers le haut de l'amphithéâtre, où il avait découvert un des jeunes stagiaires de la veille, et c'était par lui qu'il faisait donner la leçon au vétéran malheureux. Les matinées étaient trop courtes : midi, midi et demi étaient passés, les stagiaires s'esquivaient, mais le professeur Hartmann continuait ; il avait une dépendance de son service sous les combles, il laissait ses assistants prendre l'ascenseur, trop lent pour lui, et escaladait les énormes étages de l'Hôtel-Dieu quatre à quatre, égrenant au long des marches les plus sportifs de ses externes. Il arrivait parfois que sur le palier du premier étage, devant la salle Saint-Christophe, il marquât un temps d'arrêt. Non que la fatigue eût paru le toucher, mais c'est qu'il venait de rencontrer son voisin, son collègue, son ami, le professeur Augustin Gilbert, homme petit, doux, bienveillant et méditatif, qui, avec une science comparable et un art d'examiner le malade au moins aussi grand, formait avec lui un contraste étonnant. L'entretien était bref, non que les deux hommes ne s'entendissent point, mais le professeur Hartmann avait déjà repris son ascension vers d'autres malades. Ces escaliers de l'Hôtel-Dieu ont de si amples proportions qu'ils font à eux seuls perspective, chaque palier traversé d'une passerelle caractéristique. Combien y a-t-il de par le monde de médecins, parmi les meilleurs, devant qui on ne peut en parler sans qu'à leurs yeux apparaisse l'image du professeur Henri Hartmann, plein d'une vigueur et d'un entrain juvéniles, symbole d'un enseignement clinique qui demeure l'un des premiers du monde ?

ESCALE A L'ILE MAURICE

PAR ALIX D'UNIENVILLE

Trente-quatre heures séparent Orly de l'aérodrome de Plaisance. Elles suffisent pour renverser les saisons et faire de l'automne le printemps. Si toutefois on peut parler de printemps dans l'éternelle verdeur des tropiques.

De Plaisance à la ville de Curepipe, la route s'enfonce entre les champs de cannes. La canne à sucre est reine ici. Elle a englouti peu à peu toute l'île, chassant devant elle les autres cultures. Elle couvre aujourd'hui 90 % des terres arables, ne laissant qu'une maigre part aux cultures alimentaires, au thé et au tabac.

De novembre à mars la menace des cyclones pèse sur l'île. Pendant ces cinq mois la colonie, qui vit dans la hantise du cataclysme, interroge son ciel et ses vents, s'inquiète des soudaines chaleurs que lui envoie l'océan, des nuits trop belles, des crépuscules trop ardents. Quand l'été s'achève, on respire enfin : la récolte est sauvée...

Depuis six ans l'île n'a pas eu de cyclone, et cet armistice des éléments

Les boules noires qu'on distingue a l'extrémité des branches des cocotiers (en haut) sont des nids de serins. — Ci-dessus : un marché.

a ouvert une ère nouvelle de prospérité. 456.000 tonnes de sucre ont été produites en 1950, et la récolte s'annonce plus abondante encore cette année.

Il semble que la colonie vive aujourd'hui sous le signe de la richesse. Tout ici parle de vie facile, tout a le visage de l'abondance. Les classes laborieuses elles-mêmes — si bigarrées et si confuses — n'offrent point les tableaux de misère que l'on voit dans d'autres colonies.

Sitôt débarqué dans l'île Maurice, qui fut jadis l'île de France, le voyageur est sensible à l'atmosphère de courtoisie et de bonne grâce qui règne ici. En dépit du modernisme que les Mauriciens ont su adapter intelligemment à leur mode de vie quelque chose de la vieille France s'est réfugié dans cette petite colonie britannique du 20e parallèle sud.

Si un séjour de quelques semaines à l'île Maurice a renforcé ma sympathie à l'égard de ses habitants, une vision plus précise de ses problèmes a modifié quelque peu mon jugement sur son apparente opulence.

Pour être solidement attaché, le masque de la richesse n'en recouvre pas moins une misère latente. Et c'est peut-être ce visage nu de la pauvreté que la colonie tournera un jour vers l'avenir. Discrets, les premiers indices apparaissent déjà.

La roupie ne possède plus aujourd'hui qu'un quart de sa valeur de 1914. Cependant les salaires et les retraites, qui dans l'ensemble n'ont pas augmenté dans les mêmes proportions, ne sont plus en rapport avec le coût de la vie. En fait, la fortune du pays se trouve concentrée en un petit nombre de mains, et la part que les grosses entreprises ou l'administration font à leurs employés est généralement assez modeste. Quant à une augmentation des salaires, l'industrie sucrière — dont dépend en fait tout le pays puisque le sucre représente 98 % des exportations — ne peut sans doute l'envisager. Car si les récoltes sont belles, si l'Angleterre achète la totalité des sucres de sa colonie, elle les paie au-dessous du cours mondial. En s'engageant à absorber pendant dix ans toute l'exportation sucrière de Maurice, l'Angleterre estime qu'elle lui offre une sécurité qui mérite bien une contre-partie. Mais la colonie ne voit pas sans amertume le gouvernement métropolitain octroyer jusqu'à 17 livres de plus par tonne aux sucres étrangers et conclure avec Cuba un accord prévoyant l'achat au cours mondial de 1.500.000 tonnes de sucre.

A quoi sert, pensent les Mauriciens, d'avoir réussi en cinq ans à augmenter de 57 % notre production sucrière si nous perdons le plus clair du profit auquel nous pouvions prétendre ?

Plus la colonie s'appesantit sur son problème, plus elle s'inquiète ou

SI LEURS MAISONS (A DR.) ÉVOQUENT LA VIEILLE ANGLETERRE, LES NOMS DE PORT-LOUIS (A G.) ET DE CUREPIPE RAPPELLENT LE TEMPS OU LE ROI DE FRANCE POSSÉDAIT L'ILE ; NOMBRE DE SITES ONT CONSERVÉ LEUR NOM DE JADIS : AINSI QUATRE-COCOS, FOND-DU-SAC OU (EN BAS) LE MORNE.

s'irrite. 2 millions de livres sterling ont été octroyés à l'île pour le développement du bien-être social, et les Mauriciens haussent les épaules : 2 millions quand l'Angleterre, en payant nos sucres au-dessous du cours, a réalisé depuis la guerre un profit d'environ 150 millions de roupies par an. Et l'on cite l'exemple de la Réunion — l'île sœur — qui vend ses sucres à la France au cours normal, 67 roupies 56 les 100 kilos, alors que l'Angleterre les paie ici 33 roupies 70, soit 33 roupies 86 en faveur de la Réunion ; différence considérable lorsqu'elle porte sur des chiffres aussi importants que ceux des dernières récoltes (1).

Basée sur la seule industrie sucrière, dont elle suit inéluctablement les hauts et les bas, l'économie mauricienne est donc particulièrement vulnérable. La surpopulation dont souffre cette petite île et la diversité raciale, avec les heurts et les rivalités qu'elles impliquent, sont en outre deux menaces redoutables pour sa prospérité future.

486.000 habitants sur 1.950 kilomètres carrés constituent en effet un assez bel encombrement, qu'augmente encore chaque année une exubérante natalité. Ainsi donc une population qui atteindra bientôt un demi-million doit vivre de la culture de 180.000 arpents (2) de cannes à sucre qui représentent pratiquement toutes les disponibilités de l'île en terres cultivables. L'existence de chaque habitant dépend ainsi de l'exploitation de moins d'un demi-arpent de terre. Or, d'après Aldous Huxley, la nourriture d'un homme est tirée en moyenne, dans les conditions actuelles de l'agriculture, de l'exploitation de 2 arpents de terre. Seule la haute valeur de la canne à sucre permet ici ce prodige d'équilibre, que viendrait compromettre de façon dramatique tout bouleversement, qu'il soit d'ordre économique ou social.

*
**

LE mélange racial est un des aspects les plus frappants de ce pays. Européens, Noirs, Chinois, Indiens sont ici chez eux.

Entre ces éléments si divers un lien persiste : la langue française, ou plutôt le créole, qui en dérive. Si les Blancs parlent le français, si c'est dans cette langue que la plupart des journaux et des livres s'impriment, le créole est le langage courant de tout l'ensemble de la population. C'est en créole que l'Hindou se fait comprendre du Chinois ou du Noir. C'est en créole que les domestiques s'adressent à leurs maîtres, et c'est ce parler gazouillant que les petits Blancs apprennent sur les genoux de leur « nénène » et qui sera leur premier langage.

Bien que cette île ne soit plus française depuis près d'un siècle et demi, les descendants des colons français se sont acharnés, avec une touchante fidélité, à conserver leurs traditions et leur langue. Celle-ci s'est maintenue très pure, en dépit de quelques expressions locales, mais l'accent chantant des Mauriciens, leur nonchalante omission des « r » mettent cette pointe d'exotisme qui ravit le cœur de tout voyageur.

L'île Maurice partage avec les autres îles qui forment l'archipel des Mascareignes cette particularité d'avoir été peuplée à l'origine par des Blancs. Les premiers occupants ici ne sont pas les Noirs, ni les Jaunes, ni ces Hindous dont les familles fourmillent aujourd'hui derrière le moindre champ de cannes.

11.500 individus représentent actuellement la descendance blanche des anciens colons français. Les Musulmans sont 66.000, les Chinois 14.000, les Noirs et les Métis 144.500, les Hindous 250.000.

La majorité hindoue est donc très importante et serait en mesure d'exercer une dictature totale le jour où entrerait en vigueur à Maurice un régime autonome basé sur le suffrage universel. Or c'est vers un régime semi-autonome que depuis la Constitution de septembre 1947 le gouvernement travailliste a acheminé la colonie. C'est ainsi qu'à la tête de chaque département administratif se trouve un *Liaison Officer,* qui est une sorte de ministre avant la lettre.

Si le groupe hindou possède ses élites, la masse reste encore foncièrement ignorante et primitive. Mauriciens de naissance, et par conséquent sujets britanniques, la plupart des Hindous continuent à considérer l'Inde comme leur véritable patrie. La formation de la République indienne a éveillé ici un nationalisme jusqu'alors somnolent et qui se manifeste par des poussées virulentes.

L'orientation politique de l'Inde et son attitude à l'égard de Maurice seront dans l'avenir deux facteurs aussi décisifs que l'évolution de la politique anglaise. Le sort de l'Inde est encore une énigme. Qu'elle s'achemine vers une organisation sociale et politique empruntée à l'Europe, ou plutôt à l'Amérique, cela n'est évidemment pas impossible. Mais on ne peut s'empêcher de songer que ce peuple hindou, trop traditionnellement misérable pour comprendre ce que signifient ailleurs les mots liberté individuelle, rancunier et hostile à l'égard des hommes de l'Occident, est un terrain de choix pour l'évolution du communisme asiatique. Quoi qu'il en soit, et quelles que soient les idéologies qui l'animeront dans l'avenir, l'Inde, dès aujourd'hui, ne reste pas indifférente aux régions où elle a essaimé. Qu'elle revendique purement et simplement l'île Maurice, est une hypothèse que j'ai entendu formuler ici à plusieurs reprises.

Outre les considérations sentimentales capables d'influencer l'attitude de l'Inde, ce pays ne peut manquer d'être intéressé par la situation stratégique de l'île Maurice aux portes de l'Afrique. C'est bien ce que souligne l'auteur hindou Vaidya dans un ouvrage intitulé *The naval defence of India.* Dans ce livre il émet en effet l'opinion que l'Inde devrait exercer une souveraineté entière sur les îles de l'océan Indien, notamment Madagascar. Cette menace de l'expansion asiatique vers l'Afrique — qui possède déjà tant d'importants foyers hindous — est trop évidente pour laisser indifférentes les grandes puissances, et la France en particulier.

(1) La roupie vaut 71 francs.
(2) L'arpent est égal à environ 0,4 hectare.

★ L'OPINION D'ANDRE ROUSSEAUX ★

CHERCHANT QUI DÉVORER

Ne laissons pas s'éloigner la saison du roman, qui emporte avec elle tant de feuilles mortes d'arrière-automne, sans retenir l'un des livres de qualité qu'elle a vu naître. C'est même un roman de valeur que l'ouvrage de Luc Estang, *Cherchant qui dévorer* (Ed. du Seuil). L'auteur d'un tel livre est désormais sorti des rangs des débutants. Des romanciers plus avancés que lui dans la carrière ne l'égalent pas en maîtrise.

Quelle part de souvenirs personnels y a-t-il dans cette évocation d'un petit séminaire dans le Nord de la France ? Assez grande, certainement. Aucune observation de l'extérieur ne pourrait reconstituer avec autant d'intensité la vie d'un collège religieux. Tout est sous nos yeux, et presque à portée de notre main : le parloir, la cour, le dortoir, et puis les paysages de la ville et de la campagne voisine, les canaux, les péniches, l'estaminet... Luc Estang a une étonnante mémoire enregistreuse. Comme certains disposent de fichiers et de collections de photographies, je pense qu'il tire de sa tête, à volonté, un personnage, un décor, un bout de scène, avec mille détails infiniment précis. Tout ce que nous pourrions voir et entendre si nous assistions à la scène réelle est très exactement transcrit. Pas un comparse n'est oublié, pas un accessoire. Cela finit même par être fatigant quelquefois. Ainsi, dans ce dernier livre, la représentation extrêmement fidèle des milieux populaires dans certains coins du Pas-de-Calais nous vaut d'interminables dialogues en « ch'timi » que j'ai supportés sans patience. Mais c'est là sans doute, chez Luc Estang, l'envers d'un don majeur : c'est par réalisme qu'il est aussi minutieux. Et il faut entendre ce mot réalisme non pas en un sens étroit et sordide, mais comme la force d'un écrivain capable de saisir et d'exprimer toute la réalité de l'homme.

C'est pourquoi la peinture qui nous est offerte par Luc Estang de ce collège et de sa population multiple est bien autre chose que le roman traditionnel sur la figuration et le décor des maisons d'éducation cléricales. Ces tableaux où rien ne manque, de la retraite de rentrée aux offices de Noël et de la semaine sainte, ces personnages — le supérieur, les maîtres, le portier, les élèves, bien d'autres — si riches de vérité humaine, toute cette évocation d'une réalité intense nous conduit à la découverte d'une autre réalité : celle de la vie elle-même, qui ouvre à des âmes enfantines ses perspectives redoutables, où rôde l'ennemi diabolique en quête de sa proie, « cherchant qui dévorer », comme il est écrit dans une épître de saint Pierre.

Il s'agit, en somme, d'une entrée dans la vie, sur laquelle pèse l'inquiétude exprimée par une question que se pose un des élèves du collège : « Si la vie n'était pas telle qu'on nous l'apprend à Saint-Wandrille ? » La question terrible est posée dès le premier chapitre à cet adolescent quand, au cours d'une bagarre avec d'autres gamins, il entendra proférer à l'adresse de sa mère une injure ignoble. Ce qu'il lui faudra apprendre, au cours de cette histoire, c'est que l'allusion était atrocement vraie. De même, à un autre foyer, la jeune fille qui ne rêve que d'amour très pur devra apprendre qu'un monstrueux infirme qu'elle connaît est son demi-frère : un enfant que son père a eu d'une liaison inavouable. De même... Mais vous lirez le livre. Peut-être y a-t-il, d'ailleurs, un parallélisme arbitraire, parce que trop voulu — quelle que soit l'autorité du romancier — dans ces aventures dont la même ligne se reproduit à travers des existences diverses.

Le roman de Luc Estang est construit de main de maître, mais la main apparaît parfois un peu trop.

Cette aventure une et multiple est destinée cependant à poser la question qui est au fond le sujet du livre : apprendre la vie, qu'est-ce donc pour l'être qui entre dans la vie ? Qu'a-t-il à y gagner ? Qu'a-t-il à y perdre surtout ? Un éducateur qui réfléchirait là-dessus ne serait pas sans tremblement. Luc Estang le met en notre présence, et c'est le plus beau de ses personnages : une admirable figure de prêtre, en proie lui-même à la lutte contre cette déperdition tragique, et qui sait qu'un vieil enfant demeure à cet égard en tout homme jusqu'à l'heure de sa mort. Apprendre la vie, c'est d'abord apprendre à ne pas céder à l'usure de la vie.

L'épreuve est si dure pour les héros de Luc Estang, elle passe si près du gouffre du désespoir que le livre ne s'achève pas sans deux suicides. L'espérance l'emporte quand même, pour finir. Et sa lumière brillait déjà dans certains dialogues de grande classe où ce ne sont plus des caractères qui s'affrontent, mais des âmes et des destinées.

★ LES PROPOS LITTERAIRES DE GERARD CAILLET ★

LE LIVRE D'OR DE PARIS

Est-ce pour me consoler de voir finir, avec l'année, la célébration du bimillénaire ? Je viens de recevoir le livre d'or de Paris. Livre d'or, en effet, puisqu'il s'ouvre sur le texte où Jules César raconte son arrivée devant Lutèce, pour se clore sur les signatures d'Aldous Huxley, de Henry Miller, de Leo Ferrero et de Ventura Garcia Calderon. Dans l'intervalle : Paris aux yeux du monde... Aussi bien n'est-ce pas le titre même de l'ouvrage ?

« Paris aux yeux du monde »... Exactement de tout un monde d'écrivains célèbres qui sont venus connaître la capitale, ont consigné cet événement historique dans un bout de lettre, une page de journal, un fragment de roman. A feuilleter le livre, c'est une bien curieuse histoire de Paris que j'ai découverte : après le Saint-Germain-des-Prés de Venantius Fortunatus et les quais mal famés qui terrifiaient Benvenuto Cellini, j'ai vu surgir le Paris officiel du jeune Louis XIV qui s'est fait beau pour recevoir la reine Christine de Suède, le Paris épris d'art et dur aux artistes où le petit Mozart cherchait un engagement (et qui est déjà, à peu près, celui de Wagner et de Jean-Christophe) ; l' « horrible Babylone française » pour laquelle Vincenzo Monti suppliait sa muse de lui trouver les plus terribles épithètes ; le Paris qui consacre les œuvres, et Walter Scott y vint voir ce qu'on avait fait de son *Ivanhoe* à l'Odéon : il trouva que « la mise en scène était parfaite » ; le Paris où Henri Heine découvrit le cancan, « cette danse qui ne s'exécute jamais dans une société honnête » ; le Paris où Léon Tolstoï contempla face à face l'hôtel des Invalides, « déification d'un malfaiteur », qui lui parut, moralement, horrible. Lors j'ai pris goût à ce curieux pèlerinage touristique où chaque coin de pavé, chaque pan de monument se livre à nous dans une sorte de guide comme Victor Hugo seul l'aurait pu concevoir et dont chaque page, ou presque, est confiée à un homme de génie. Et justement c'est Fédor Dostoïevsky qui juge absurde le pauvre homme chargé de lui faire visiter le Panthéon ; c'est Rudyard Kipling dont l'optique concernant l'exposition de 1878 est assez particulière : son père y était président d'une section consacrée à l'Inde ; c'est Henry James qui nous décrit avec raffinement — on croirait lire une revue spécialisée — un appartement parisien ; c'est Rilke, obsédé par nos hôpitaux (il y reviendra avec insistance au début des *Cahiers de M.-L. Brigge*)... Puis j'ai vu surgir le Paris moderne, celui qui reste curieusement commun à Trotsky (qui commença par le « nier ») et à Dos Passos, comme en témoigne ce poème qui « date » déjà, telle une robe de l'époque du *Bœuf sur le toit* :

Paris de 1919
pari mutuel
roulette qui tourne autour de la tour Eiffel, carré rouge, carré blanc...

Et j'ai commencé à sentir passer le souffle du miracle.

Car il faut n'être pas né à Paris, en effet, pour s'en étonner. Quelle est l'extraordinaire vertu de cette ville pour qu'une Katherine Mansfield y écrive à la lueur d'une chandelle sous le bombardement des gothas, pour qu'un Somerset Maugham s'y compare à « un vieux professeur d'université contemplant pour la première fois la riante plaine de Sparte », pour qu'un Malaparte, rencontrant le prince Eugène, lui pose comme seule question : « Vous avez sans doute connu Mme de Guermantes ? » Je n'ai pas de réponse toute prête, mais j'ai procédé très prosaïquement : j'ai ouvert des catalogues de bibliothèques pour la chercher.

Tout de suite, j'ai constaté que je croulais sous l'avalanche. S'il faut presque un bâtiment pour contenir tout ce qu'on a écrit sur Aristote, il en faut un autre pour ranger les livres consacrés à Paris. Nul ne peut se vanter de tous les connaître, et je parierais gros, par exemple, que le fidèle lecteur de Léon-Paul Fargue et de Héron de Villefosse ignore cet étonnant album de photographies que René Coursaget et Guiton Chabance ont conçu sur « Paris aux temps des fiacres »... Encore cette bibliothèque idéale laissera-t-elle souvent perdre des documents : où découvrira-t-on plus tard l'à-propos dialogué que Gérard Bauër — après quinze articles ! — trouva encore la fraîcheur d'écrire pour être lu devant l'O. N. U. ? Pourtant c'est bien dans une bibliothèque — pas tout à fait la même — qu'on trouvera l'explication que je cherchais.

Voilà quelques jours André Maurois écrivait, lui aussi, un *Paris*. Son étude s'achevait sur cette triple considération : Paris, capitale de l'esprit, capitale du goût, capitale de la liberté...

Sur deux rayons, superposés, j'ai vu tout à l'heure, chez moi, deux livres : le premier était *la Vingt-Cinquième Heure*, que Virgil Georghiu fit imprimer en France après avoir traversé, proscrit, quinze pays. Le second était *la Chute de Paris*, d'Ilya Ehrenbourg. Sur les deux volumes j'aimerais qu'on collât la même bande : « Imprimé à Paris. »

L'OPINION DE DENIS MARION

POURQUOI LE PRIX DELLUC N'A PAS ÉTÉ DÉCERNÉ

Pour la première fois depuis sa fondation (1937), les jurés du prix Louis Delluc ont refusé de le décerner parce qu'ils estimaient qu'aucun film français de l'année 1951 ne méritait cet honneur. Il est à espérer que ce geste spectaculaire aura auprès de l'opinion et des pouvoirs publics un retentissement que n'ont pas eu jusqu'ici les plaintes au sujet de la crise du cinéma français. Car, d'une part, à la différence des membres des divers « comités de défense », les jurés du Delluc sont d'un désintéressement absolu dans cette question ; pour la plupart journalistes, les écrans seraient-ils occupés exclusivement par la production étrangère, ils n'en continueraient pas moins à tenir leurs rubriques. Et, d'autre part, ils représentent à peu près toutes les nuances de l'opinion tant en matière politique qu'artistique.

Il est à prévoir pourtant que le refus de décerner le prix sera critiqué. J'imagine d'ailleurs fort bien un esprit intelligent et de bonne foi estimant qu'un des films français de 1951 lui plaît mieux que tel lauréat Delluc des années précédentes. La question n'est pas là. Dans son ensemble, la production 1951, satisfaisante comme quantité (cent six longs métrages), n'a pas donné de très bons films et fort peu de films simplement honnêtes.

Levons d'abord une équivoque. N'entrent pas en ligne de compte ni *le Journal d'un curé de campagne* (et pour cause, puisqu'il eut le prix en 1950) ni *le Château de verre,* de René Clément, ni *Sans laisser d'adresse,* de Le Chanois, présentés l'an passé au jury, ni *André Gide,* de Marc Allégret, considéré comme inachevé par son réalisateur bien qu'une copie de travail eût été projetée au festival de Venise. Voyons ce qui nous reste.

Prenons d'abord les réalisateurs dont les œuvres sont toujours attendues avec impatience. Il faut reconnaître qu'ils ont été moins bien inspirés qu'à l'ordinaire. Si *Juliette ou la Clé des songes* ne méritait pas la sévérité de l'accueil qui lui a été réservé et l'emporte de beaucoup sur la fade *Marie du Port,* il faut reconnaître que c'est une œuvre inégale où le meilleur Marcel Carné ne se retrouve que dans la beauté des images. Si pour ma part je préfère *les Miracles n'ont lieu qu'une fois* aux précédents films d'Yves Allégret, l'attribution à Jean Marais d'un rôle écrit pour Gérard Philipe et l'accent anglais de l'Italienne, incarnée d'ailleurs avec beaucoup de talent par Alida Valli, constituent une trop lourde hypothèque.

Tout le monde sera d'accord pour estimer que *le Garçon sauvage* ne vaut pas *Dieu a besoin des hommes* (Jean Delannoy a d'ailleurs l'habitude d'alterner le meilleur et le pire), qu'*Édouard et Caroline* est un divertissement sans prétention qui nous fait regretter le Jacques Becker d'*Antoine et Antoinette* pour ne pas parler de celui de *Goupi Mains rouges,* qu'*Olivia* a moins heureusement inspiré Jacqueline Audry que Colette, et qu'avec *l'Etrange Mme X...* Jean Grémillon a fait son premier film irrémédiablement mauvais. Quant aux débuts, ils se bornent à ceux de Jean Anouilh, avec *Deux Sous de violettes,* qui nous laissent sur notre faim.

En revanche, les critiques se sont partagés sur deux cas : je suis de ceux qui estiment qu'en dépit de la beauté de la photographie Marcel Pagliero n'a pas retrouvé dans *les Amants de Bras mort* le ton dépouillé et direct qui m'avait tant plu dans *un Homme marche dans la ville* et que Julien Duvivier s'est lourdement trompé avec *Sous le ciel de Paris.*

Les artisans consciencieux n'ont pas mieux réussi. Georges Lampin n'a pas trahi *les Anciens de Saint-Loup,* mais Pierre Véry n'y a pas retrouvé le charme des *Disparus de Saint-Agil. Barbe-Bleue* doit valoir des félicitations à Christian-Jaque pour la manière dont il a utilisé la couleur, les décors et les costumes, et les plus sévères reproches pour avoir accepté le catastrophique dialogue d'Henri Jeanson. Louis Daquin a fait un contresens impardonnable en transformant le puritain rigide de *Maître après Dieu* en grosse brute à tendances progressistes. Carlo Rim n'a pas été aussi heureux avec *la Maison de Bonnadieu* qu'avec *l'Armoire volante.* Claude Heyman s'est condamné à ne pas dépasser un certain niveau en restant fidèle au *Victor* d'Henri Bernstein. Enfin, *le Topaze* de Pagnol et plusieurs Sacha Guitry ont confirmé que ces deux hommes survivent à leur talent.

J'ai gardé le meilleur pour la fin. Sans être ce qu'a fait de mieux Lacombe, *la Nuit est mon royaume* évoque avec authenticité le monde des aveugles. Un quasi-débutant, Yves Ciampi, nous a donné d'un chirurgien une image valable dans *un Grand Patron.* Tous deux ont prouvé que, pour avoir tourné entre temps quelques navets, Jean Gabin et Pierre Fresnay demeurent l'un, un acteur, et l'autre, un comédien incomparables.

Le prix Delluc aurait pu, sans s'avilir, couronner une de ces deux bandes honnêtes ou l'un des courts métrages dont la qualité dépasse celle de bandes plus longues et plus prétentieuses. Mais dans l'intérêt général il valait mieux ne pas le décerner, pour souligner le côté tragique d'une décadence qu'on ne peut mettre en doute si l'on rapproche les titres qui viennent d'être cités de ceux des années précédentes.

Malgré le talent dépensé par Edwige Feuillère (ci-dessus), par Mme Jacqueline Audry et son opérateur, M. Matras (en bas), « Olivia » — pourtant un bon film français de l'an passé — ne restituait pas parfaitement l'atmosphère du récit.

CI-DESSUS : HELENA BOSSIS ET CHAUMETTE ONT CRÉÉ « GAUVAIN » A ENGHIEN. — CI-DESSOUS : CARNÉ TRAVAILLANT AVEC J.-R. CAUSSIMON ET S. CLOUTIER A « JULIETTE OU LA CLÉ DES SONGES », QUI, MAL ACCUEILLI, AURAIT PU PRÉTENDRE A UNE RÉCOMPENSE.

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR

« GAUVAIN » ET « DANSE SANS MUSIQUE »

UN concours d'art dramatique ayant été organisé par le Casino d'Enghien, sous les auspices de notre confrère *Carrefour*, M. Georges Bouyx, auteur de *Gauvain*, pièce en quatre actes, a emporté le premier prix, doté d'un million de francs. Le jury était composé de spécialistes d'une compétence indiscutable ; près de cinq cents manuscrits avaient été reçus. Un des membres du jury a déclaré qu'une dizaine de pièces intéressantes émergeaient de cet océan de copie. Cela veut-il dire que *Gauvain* soit un chef-d'œuvre ? Assurément non, et je me garderai d'ailleurs bien d'oublier qu'il s'agit d'une pièce de débutant. Un dialogue de bonne qualité moyenne, quoique trop poussé vers la grisaille, un sujet ambitieux, mais mal découpé, de sorte qu'on a le sentiment d'assister à deux pièces successives, une manière d'épure juridique aux meilleurs moments, et, pour finir, une impression accablante d'ennui distingué : voilà les réflexions qu'inspire à première audition l'œuvre de M. Bouyx.

Le premier acte fait penser que la pièce est axée sur un certain concept de la justice. Gauvain, magistrat intègre, se voit contraint d'ouvrir une instruction contre un de ses amis d'enfance, Henri, accusé de meurtre. Pas de preuves. Henri est acquitté. Il épouse Elisabeth, qu'aime aussi Gauvain. Au troisième acte l'intérêt se déplace. Henri est devenu un personnage important dans la cité ; il est nommé président du jury criminel. Sa femme, voyant que ses occupations l'éloignent d'elle, lui demande de renoncer à tout et de partir. Mais il préfère avouer son crime ancien, car il était coupable.

Ce bref résumé ne permet pas de distinguer les insuffisances de l'auteur sur le plan purement psychologique. Pourquoi Henri a-t-il tué ? On ne nous le dit pas, en sorte que ce criminel devient pour nous presque abstrait, l'homme qui a commis un crime pour fournir au dramaturge l'occasion de se livrer à son petit jeu d'échecs. Je comprends bien que cette sécheresse de l'analyse puisse passer pour de la hauteur, et c'est apparemment cette carcasse pseudo-classique qui a séduit le jury. Mais quelle n'a pas été l'erreur du metteur en scène qui affuble ces personnages sans date de costumes 1880, et quel non-sens que ces décors poussiéreux dans le goût du Théâtre-Libre ! Pour donner à la pièce tout son caractère, il fallait accentuer sa sévérité en la jouant sans décor, devant une draperie noire, avec des jeux de lumière appropriés. On comprend mal, d'autre part, que d'importantes coupures n'aient pas été faites pour la représentation. Maintes scènes font hors-d'œuvre ou morceau de bravoure. Bref, M. Georges Bouyx est-il un auteur dramatique ? Il est impossible d'en juger d'après cet essai aussi gauche qu'honorable.

Accordons-lui cette circonstance atténuante qu'il a été plutôt desservi par l'interprétation. On se demande pourquoi l'excellent acteur que sait être M. Pierre Asso s'est composé tout exprès ce sinistre visage aux favoris absurdes, et pourquoi il a adopté ce jeu monocorde. François Chaumette se débat péniblement dans un rôle difficile, tout comme Hélène Bossis. Les meilleurs sont justement deux comparses qu'on aurait pu supprimer sans altérer le sens de la pièce : Guy Rivierre et Claude-Emile Roosen.

Les amateurs de romans policiers se rendront en masse, les prochaines semaines, au théâtre des Noctambules pour se livrer à leur divertissement favori. MM. Henri-Charles Richard et Albert Gray ont adapté à leur intention un roman d'un maître du genre, Peter Cheyney. Cela s'appelle *Danse sans musique* et se développe en trois actes et un prologue. On y voit un certain O'Hara, détective privé, aussi porté sur le scotch que désargenté, recevoir la visite d'une enivrante créature qui répond au nom de Leonora Ivory. La dame propose mille livres au policier pour que celui-ci arrache aux griffes de son ex-mari, l'infâme Lopez, la femme qui lui succéda. Car Esmeralda — tel est le nom de la seconde femme — est l'amie de Leonora, et Lopez la drogue pour lui soutirer sa fortune.

Naturellement, O'Hara débrouille en se jouant cette histoire compliquée, où l'on apprend tour à tour que Leonora n'est pas divorcée, comme elle le croit, qu'il est très dangereux de se droguer, que le détective Pell est un bandit, que le sympathique O'Hara exerce un métier où la science du judo est nécessaire, etc.

Je n'ai pas bien compris, et je m'en excuse, qui avait tué Lopez, mais qu'importe !

La pièce est jouée avec humour par André Valmy, avec grâce par Loleh Bellon, avec beaucoup d'allure par Catherine Damet. René Clermont a composé une étonnante figure de policier crapuleux. En voilà assez pour séduire le public qui fait le succès des collections du « Masque » et autres « Détective Club ».

PETITES CHRONIQUES

NÉCROLOGIE

Émile Lante

La mort de notre collaborateur Emile Lante a été très douloureusement ressentie à *France-Illustration,* où jusqu'à ces dernières semaines il occupait le poste de chef des ventes. Il avait été précédemment au *Petit Journal* et au *Jour-Echo de Paris*. Partout, la sûreté de son commerce et son affable obligeance lui avaient acquis de fidèles amitiés. Déjà touché par la maladie qui devait l'emporter, il avait dû, assez récemment, interrompre son activité. Mais il n'était guère de jour où il ne vînt nous rendre visite, heureux de passer quelques moments dans une maison à laquelle il était profondément attaché, et où sa disparition laisse d'unanimes regrets. Emile Lante, qui était âgé de soixante-dix ans, était chevalier de la Légion d'honneur.

Paul Gavault

Avec Paul Gavault, qui vient de mourir à quatre-vingt-cinq ans, disparaît un des derniers représentants d'un théâtre qui connut sa plus grande vogue avant 1914. Il écrivit de nombreuses comédies. *La Petite Chocolatière, Mademoiselle Josette ma femme, le Bonheur sous la main, Ma Tante d'Honfleur* connurent de longues séries de représentations. Paul Gavault dirigea plusieurs théâtres parisiens, entre autres l'Odéon.

Paul Kaul

Un des maîtres de la lutherie française, Paul Kaul est mort au Vésinet. Il avait soixante-seize ans. Originaire de Mirecourt, dans les Vosges, pays de luthiers, comme on sait, il avait acquis une exceptionnelle habileté dans son art, et de nombreux virtuoses, séduits par l'élégance de ses instruments et par la belle qualité de leur sonorité, jouaient sur des violons ou des violoncelles sortis de ses mains.

POUR LA LIBERTÉ DE LA CULTURE

Le dernier numéro de *Preuves,* les cahiers mensuels du congrès pour la liberté de la culture, étudie divers aspects de la pensée soviétique. Paul Epstein, un des collaborateurs d'Einstein, y montre les efforts du parti communiste en U. R. S. S. pour renforcer son autorité sur les savants. Le portrait du mois est consacré à Staline auteur et à la laborieuse fabrication de ses œuvres complètes.

GILLE DE BINCHE AU MUSÉE DE L'HOMME

La ville de Binche, dans le Hainaut, vient de faire don au musée de l'Homme d'un costume de Gille. Ce personnage, qui aurait vu le jour en 1549 lors des fêtes organisées à Binche en l'honneur de Charles-Quint et pour commémorer la conquête du Pérou, est, on le sait, l'animateur du joyeux carnaval qui se déroule chaque année avec faste dans la cité wallone.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA VIE RELIGIEUSE :

Bernard de Vaulx, *Histoire des missions catholiques françaises* (Fayard, 554 pages). L'histoire officielle fait peu de place au rôle joué par les missions, qui ont pourtant si puissamment contribué au rayonnement civilisateur de la France. Dans une fresque émouvante et colorée M. Bernard de Vaulx fait revivre cet immense effort, dont le succès fut tant de fois obtenu au prix du martyre. Il fait justice de l'accusation trop souvent portée contre les missions de s'être mises au service du colonialisme, accusation qui n'a pas plus de fondement que celle qui reproche à l'Eglise de s'être solidarisée avec les *possidentes*.

Des croisades au XX^e^ siècle toute une épopée mystique se déroule, au cours de laquelle les « aventuriers du Christ » ont porté l'Evangile dans les régions réputées les plus inaccessibles. Tâche d'autant plus ingrate que d'Occident sont venus à la fois le christianisme et sa négation, entourée d'un brillant appareil scientifique et philosophique.

Leur armée s'est recrutée pour les trois quarts en France jusqu'au début de ce siècle. A elle seule la France a porté l'Evangile à travers l'Afrique, en Corée, au Japon, dans le Grand Nord, jusqu'à la meurtrière Papousie.

Ces pages sont d'autant plus actuelles que le catholicisme subit en Extrême-Orient — et notamment en Chine — une des plus tragiques et des plus méthodiques persécutions qu'il ait jamais connues.

L'HISTOIRE DE PARIS :

Jacques Hillairet, *Evocation du Vieux-Paris,* vieux quartiers, vieilles rues, vieilles demeures, vestiges, annales et anecdotes (les Editions de Minuit, 590 pages). Le premier volume d'une série de trois : celui-ci est consacré au centre de la capitale ; le deuxième le sera aux faubourgs ; le troisième, aux villages plus récemment incorporés.

Organisateur de promenades-conférences, l'auteur nous livre ici, avec une intarissable érudition et sous la forme la plus vivante, tous les secrets de la petite histoire d'une grande ville. De quartier en quartier, de rue en rue, de maison en maison, il s'applique à nous restituer le « cadre » de la vie d'antan et à évoquer les fantômes qui l'animèrent. Il cherche avant tout à nous rendre l'atmosphère d'un site en donnant aux personnages plus de place qu'aux vieilles pierres, en multipliant les épisodes vécus, les drames ou romans domestiques, les citations.

Des index rendent aisée et rapide la consultation de ce précieux volume.

ALBERT MOUSSET.

LE NOUVEL ÉTAT-MAJOR DES THÉATRES LYRIQUES NATIONAUX

M. Maurice Lehmann, administrateur de la Réunion des théâtres lyriques nationaux, vient de donner de nouveaux directeurs au palais Garnier et à la salle Favart. Ici, M. Louis Beydts (à gauche) succède à M. Emmanuel Bondeville (à droite), lui-même nommé directeur de l'Opéra. Le compositeur de l'*Ecole des maris* et de *Madame Bovary,* un des gros succès du théâtre lyrique de ces dernières années, a déjà fait à l'Opéra-Comique la preuve de ses qualités d'administrateur.

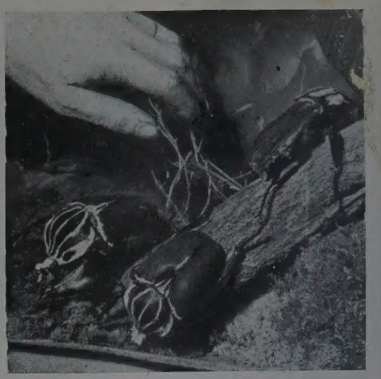
De même, on peut faire confiance à l'auteur de *Moineau,* musicien délicat en qui revit l'esprit de Messager et de Reynaldo Hahn, chef d'orchestre et technicien du chant, pour animer l'Opéra-Comique. Enfin la Réunion des théâtres lyriques aura un conseiller technique particulièrement compétent en la personne de l'éminent compositeur Henri Busser, qui assumait jusqu'à présent les fonctions de directeur de la musique à l'Opéra.

COURRIER MUSICAL

Henry Barraud

A la Galerie Devêche, lieu des rencontres d'idées qui sont le nerf et le sang de la vie artistique parisienne, Fred Goldbeck a présenté en termes précis, bien ordonnés, sans vaines formules laudatives, *Henry Barraud et la musique d'aujourd'hui.* De ce jeune maître de notre temps il a rappelé — le situant dans son milieu actuel — la distinction de pensée et de mise en œuvre, l'élévation d'esprit, l'indépendance absolue. Il appartenait ensuite au programme musical — assez judicieusement choisi pour résumer en trois œuvres l'essentiel d'une importante production — d'éclairer cette causerie-préambule. Trois œuvres, mais une âme aux multiples visages. L'aquafortiste du *Testament Villon,* avec ses noirs violents, ses gris douloureux et ses blancs séraphiques, traités dans le chant solo ou la polyphonie vocale ; le poète d'imagerie cocasse et d'enfance exquise des *Chantefables* aux lointains baignés de nostalgie ; le constructeur lucide, l'architecte loyal du *quatuor* à cordes, dont le tissu serré, la solide charpente rousselienne laissent échapper un irrésistible épanchement lyrique tout chargé de signification humaine. Sous le réseau de pudeur et d'extrême retenue perce l'effusion profonde : « Je crois avoir fait une œuvre claire », me dit Henry Barraud ; certes, s'il contient son émotion, il ne l'en veut pas moins communicable ; son paysage intérieur, ses cieux invisibles, il sait nous les rendre perceptibles ; et cette réceptivité nous fut rendue particulièrement effective par l'exécution magistrale du quatuor Pascal. Il convient d'associer à ce bel ensemble instrumental Yvon Le March'adour et l'ensemble vocal Marcel Couraud, interprètes des *Chantefables* et du *Testament Villon,* que l'auteur félicita avec une chaleur ressentie par l'auditoire tout entier.

L. MAURICE-AMOUR.



DES SCARABÉES GÉANTS

Par leur taille inaccoutumée — ils mesurent une dizaine de centimètres et pèsent plus de 30 grammes — ces scarabées géants ont bien mérité leur nom de *Goliathus-Goliathus.* Envoyés par le R. P. Charet, missionnaire au Cameroun et savant entomologiste, ces insectes viennent d'arriver au Jardin des Plantes en compagnie d'un mamba, couleuvre redoutable par sa morsure.

LE COMMANDANT JEANDET

La dernière promotion de l'Ecole de l'air de Salon-de-Provence a reçu le nom de Commandant-Jeandet. Une erreur s'est glissée dans la légende de la couverture de notre numéro 322 du 15 décembre représentant le baptême de la promotion et nous a fait dire que l'héroïque officier était tombé en Indochine. En réalité le commandant Henry Jeandet a trouvé la mort au cours d'un exercice aérien destiné à la formation d'un jeune pilote à la base de Meknès, qu'il commandait en second. Cet accident mettait fin à une carrière exceptionnellement brillante qui lui avait valu d'être commandeur de la Légion d'honneur à trente ans, et qui est, comme le dit sa quinzième et dernière citation décernée à titre posthume, un exemple pour tous les jeunes Français.

Le commandant Jeandet, sorti en 1939 de l'Ecole de l'air, avait fait la campagne de 1940, où il avait été grièvement blessé dans un groupe de chasse. Il avait fait ensuite les campagnes de Tunisie, de Corse, d'Italie, de France et avait participé aux opérations d'Indochine.

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Mardi 15 janvier
21 h. (Kiesgen-de Valmalète)

Société Philharmonique de Paris
Ana Maria IRIARTE
Narciso YEBES

GAVEAU
Mardi 22 janvier
21 h. (Kiesgen-de Valmalète)

Société Philharmonique de Paris
MASTREECHTER STAAR
Chorale de Maëstricht

POUR LES AVEUGLES NÉCESSITEUX

Une touchante manifestation de solidarité s'est déroulée à l'hôpital des Quinze-Vingts, où M. Fernand Darnel, aveugle lui-même et président de l'Association d'assistance aux aveugles civils qui porte son nom, a distribué des colis de denrées alimentaires à des aveugles nécessiteux.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

La télévision française offre plusieurs séries de séances publiques consacrées aux « Ballets de France ». Ils paraissent à raison de dix par spectacle, ce qui représente un sensible effort de réalisation. Des louanges sans réserve doivent-elles être adressées aux animateurs ? Je ne le crois pas. En effet, le manque total de relief, le ton uniformément gris des images, l'impression mécanique produite par la chorégraphie forment un ensemble peu satisfaisant. Evidemment les malades immobilisés qui ont la bonne fortune de posséder, chez eux, en clinique ou à l'hôpital, un appareil perfectionné peuvent trouver un dérivatif à leurs douleurs en regardant sur l'écran des arabesques gracieuses. Mais les autres ? Ils continueront comme par le passé à se rendre dans les meilleures salles de Paris pour admirer les danseuses elles-mêmes et applaudir leurs évolutions sous la lumière aux coloris étonnamment variés des vigoureux projecteurs et auront une impression de « présence », inconnue actuellement dans l'obscurité des pièces pourvues seulement d'un cadre et d'une toile. Si les pas gracieux des adultes perdent beaucoup de leur force dans ces conditions, en revanche les ballets d'enfants y gagnent. En effet, « la Ruche », animée par des petits rats, alimentée par la musique de Schumann connue sous le titre *les Papillons,* est charmante, élégante à souhait. Des partitions de Rameau, de Blareau, de Rossini, de Charpentier, de Wiener, etc., accompagnent de leurs accents attachants ces représentations.

⁂

Jeanne Gautier, violoniste émérite, a fait entendre des pièces espagnoles de Manuel de Falla et de Joaquin Nin qu'elle a su mettre en valeur de son jeu, langoureux ou vif, toujours évocateur.

⁂

Lucrèce et la mandragore, inédit radiophonique d'Armand Lanoux doté d'une musique originale d'Alexandre Tansman, sera transmis à 20 h. 30 samedi 12 janvier. Une interprétation de choix sera assurée.

⁂

A.-M. Duverney et Georges Lourier présenteront à 23 heures ce même jour une « surprise-party » avec le concours des meilleurs orchestres de tango, de jazz et de musique tropicale. Gageons que cette initiative donnera l'idée à plus d'un noctambule impénitent d'aller surprendre en groupe des amis afin de partager avec eux, aux sons de la radio, le plaisir d'une joyeuse soirée dansante.

W.-L. LANDOWSKI.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Un an de persécutions en Chine

Dans une carte publiée à l'occasion des fêtes de Noël, le centre catholique de Hong-Kong a établi le bilan des persécutions dirigées contre l'Eglise par les autorités communistes chinoises durant les dix premiers mois de l'année 1951. L'internonce apostolique et neuf évêques étrangers ont été expulsés. Vingt-quatre prélats chinois et étrangers, plus de trois cents prêtres et un grand nombre de religieuses sont emprisonnés ou placés en résidence surveillée. Enfin, plus d'un millier de prêtres et de religieux et religieuses ont été contraints de quitter la Chine, après avoir, pour la plupart, passé des mois en prison.

Le nouveau délégué apostolique en Indochine

Mgr Egidio Vagnozzi, nonce apostolique aux îles Philippines, qu'assistaient Mgr Joseph Trinh Nhu Khué, vicaire apostolique de Hanoï, et Mgr Jean-Baptiste Chavalier, vicaire apostolique de Pnom-Penh, a procédé à la consécration épiscopale de Mgr John Dooley, archevêque titulaire de Macra et délégué apostolique en Indochine. Né en 1904 à Shrule, en Irlande, Mgr Dooley entra en 1925 dans la Société Saint-Colomban pour les missions de Chine, dont il devint procureur général en 1936.

Une distinction irlandaise à Mgr Thiébaut

M. Cornelius Cremin, ambassadeur d'Irlande en France, a remis dernièrement la robe rouge et noire de docteur de l'Université nationale d'Irlande à Mgr Thiébaut, prélat de Sa Sainteté, ancien curé de Luxeuil, déjà titulaire du diplôme de docteur *honoris causa* de cette Université. MM. Robert Schuman, ministre des Affaires étrangères, et Maurice Schumann, secrétaire d'Etat, Mgr Roncalli, nonce apostolique, Mgr Feltin, archevêque de Paris, le général Vanier, ambassadeur du Canada, et M. Paul Claudel assistaient à cette cérémonie, qui s'est déroulée à l'ambassade d'Irlande.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Mme Jacqueline Leriche aime le charme des jardins de Provence, pour elle tout « sucrés d'œillets et d'aromates » comme pour Anna de Noailles ; elle les traduit avec beaucoup de délicatesse par sa peinture aux tendres tons de vert-de-gris, de rose et aussi de vert sombre qui marquent de calme et d'intimité ses paysages, traités avec une grande légèreté. Sa palette devient plus vibrante lorsque Mme Jacqueline Leriche brosse fleurs ou natures mortes ; elle se lance à la recherche d'une pâte plus riche, aux tons rares et profonds qui conviendraient aux vitraux et qui correspondent assurément à la traduction d'une nouvelle vision des choses. Cela laisse supposer qu'une future exposition apportera beaucoup de diversité dans sa production et que son sentiment de peintre délicat subsistera à travers ses recherches intéressantes.

(Galerie Bernheim-Jeunes.)

JACQUELINE LERICHE. — *Magnolia.*

⁂

L'exposition des *28 jeunes femmes par 28 jeunes peintres,* initiative hardie de la Galerie Drouant-David, n'apporte pas beaucoup de vie ni d'originalité ni, osons l'écrire, d'expression artistique. Nous attendions beaucoup mieux de ce titre alléchant ; faut-il en conclure que l'expérience, assez complète puisqu'il s'agit de vingt-huit peintres de qualité, n'est pas propre à notre époque, que le sujet imposé détourne le peintre contemporain de son inspiration, que le but de ses recherches personnelles est très éloigné d'un sens psychologique élémentaire pour les temps d'« intellectualisme » que nous traversons ? Malgré plusieurs « bonnes choses », la banalité l'emporte, la banalité du sentiment intérieur, ce qui est pire que celle qu'éprouve l'œil.

MAURICE SÉRULLAZ.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Nombreuse assistance en Compiègne à l'un des récents laisser-courre de Vaux et Forêts. Autour du baron James de Rothschild, maître d'équipage, et de la baronne de Rothschild, M. et Mme Jean Rheims, Mme Georges Halphe, M. et Mme Robert Delaoutre, Mlle Nicole Stéphane, M. André Lefèvre, MM. Valette, le baron de Barante, etc. Rendez-vous au carrefour du Grand-Ecuyer. « On découple de meute à mort sur une petite harde rembuchée près du carrefour Marsaulx. Un cerf à la seconde tête se déharde vers le mont Saint-Pierre. Il fait deux heures trois quarts de très jolie chasse et est porté bas par les chiens près du carrefour du Puits-du-Roi. » Les honneurs à M. Michel Peiffer, maître d'équipage du Vautray-du-Pouy.

Le chevalier d'Orgeix vient de publier un livre sur le sport du « jumping » : *Cheval quand tu nous as tenu* (1) dont le titre pourrait laisser penser que le jeu de l'obstacle et du hasard s'inscrit désormais dans le passé pour son auteur. Il n'en est rien heureusement. Ces pages sont le prolongement d'un premier ouvrage *Cheval quand tu nous tiens* et prouvent abondamment que la noble conquête passionne toujours notre champion national. Sorte de mise au point, de rassemblement des idées, elles répondent à certaines critiques, à celle en particulier de se maintenir sur les sommets et de ne pas se mettre à la portée du néophyte. Dans une seconde partie, écrite d'une plume qui galope, l'auteur condamne quelques errements et donne ses raisons. La meute Danloux est passée au crible, les questions d'équilibre et d'impulsion sont traitées de main de maître. Un chapitre sur la concentration, page 196 et suivantes, révèle un rare talent de self-observation. Préfacé par le lieutenant-colonel Bizard, malicieusement illustré par le prince Cantacuzène, ce livre excellent vient à son heure, à l'heure où le « jumping » connaît une vogue sans précédent et part en flèche ascendante.

TRÉ-HARDY.

(1) Editions Médicis, Paris.

CÉRAMIQUES D'ORIENT

Digne descendant d'une lignée de céramistes tunisiens, André Chemla vient, pour la première fois, d'exposer à Paris, sous les arcades du Lido. Puisée à trois sources principales, son inspiration s'exprime de trois manières nettement différenciées. Très stylisées et parfois humoristiques lorsqu'elles reproduisent les scènes de la vie tunisienne, plus raides lorsqu'elles trouvent leurs modèles dans l'art hindou, ses œuvres éblouissent par leur minutie, par la richesse de leurs tons et l'éclat de leurs ors quand elles renouvellent les anciennes miniatures persanes. Partout, dans ses tableaux comme dans ses poteries, André Chemla, malgré sa jeunesse, nous semble parfaitement maître de son art.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Ch. Dullin : *Souvenirs et Notes de travail d'un acteur* (O. Lieutier).

On vient de rééditer le petit livre — dont presque personne n'avait alors parlé — où Dullin, un an environ avant sa mort, faisait tenir tout ce qui, dans son expérience, pouvait se transmettre par l'écrit. Dans ces notes, ces réflexions, ces conseils, toujours empreints d'une admirable humilité — l'authentique humilité de l'artiste devant son art — il y a plus de richesse et d'enseignement que dans tels traités doctrinaires de metteurs en scène étrangers. Enfin, les pages sur l'enfance savoyarde, l'éveil de la vocation, les débuts, celles sur *l'Atelier,* « le plus beau théâtre du monde », ont un accent, une résonance extraordinaires. En ces jours anniversaires de sa mort, il faut lire ou relire le précieux et bouleversant testament de celui qui fut le plus pur, peut-être, des hommes « fous de théâtre ». — Y. F.

LA SUISSE

HIVER FÉERIQUE

VACANCES MAGNIFIQUES

WENGEN Oberland Bernois

PALACE

Une des premières maisons dans la région de la Jungfrau. Séjour idéal. Situation unique. Tous les sports d'hiver. Bar, dancing.

F. BORTER.

WENGEN 1.300 m.

REGINA HOTEL

1er ordre, situation merveilleuse, centrale et tranquille, face Jungfrau. Bar, orchestre.

J. REINERT, propr.

ZERMATT

HOTEL MATTERHORNBLICK

Maison confortable. Tranquillité. Soleil. Vue. Cuisine et cave réputées. 7 jours *tout compris* à partir de Fr. 115.

COUPE DE SKI "LA VITTELLOISE"

La coupe de ski « la Vitelloise » se disputera cette année encore dans 35 stations dont la liste suit :
ARACHES-LES-CARROZ, LES CONTAMINES, COURCHEVEL, FOUX-D'ALLOS, MORZINE, MIRIBEL-LES ALLUES, N.-D.-DE-BELLECOMBE, SAMOENS, UGINE, VALLOIRES, LES ROUSSES, AIX-LES-BAINS, MORIOND, TOUSSUIRE, LES HOUCHES, AURON, BARCELONNETTE, PEIRA-CAVA, BRIANÇON, CHAMONIX, EAUX-BONNES-GOURETTE, GRAND-BORNAND, MEGEVE, MONTGENEVRE, PRALOGNAN-LA-VANOISE, SAINT-GERVAIS, VAL-D'ISERE, VILLARDS-SUR-THONES, VALBERG ALLOS, LUCHON, LA CLUSAZ, ALPE-D'HUEZ, ARGENTIERE, FONT-ROMEU.

Pour tous renseignements concernant les coupes de ski LA VITTELLOISE, ainsi que leurs dates, s'adresser à :

M. BRETON, Organisation de la propagande de LA VITTELLOISE, 12, boulevard de la Madeleine, Paris.

PETITES INVENTIONS, TECHNIQUES NOUVELLES

Avertisseurs lumineux

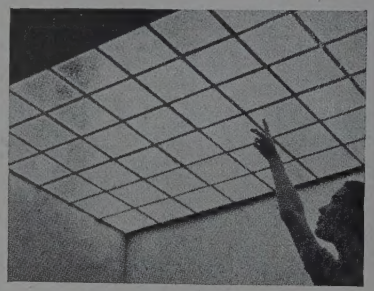
En cas de panne ou de crevaison la nuit, ce dispositif assure la protection de l'automobiliste et de son véhicule. Un interrupteur branché sur le circuit électrique transforme l'*ensemble* des feux de position et des feux de direction, avant et arrière, en *clignotant*.

En marche normale l'interrupteur sert d'indicateur de direction ordinaire.

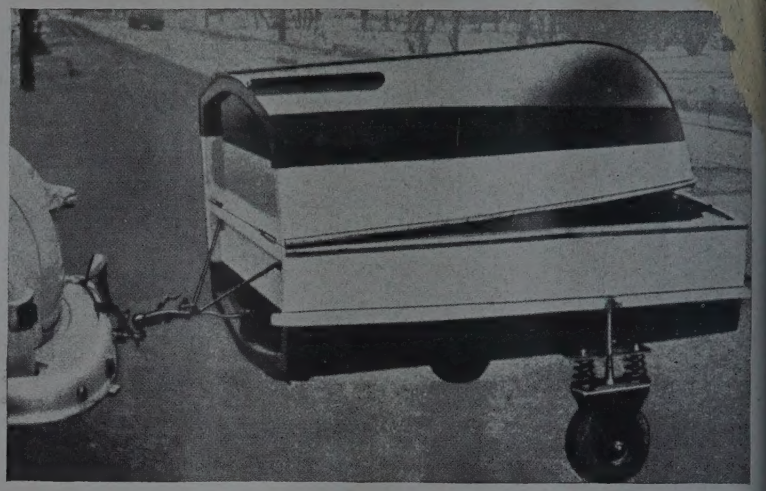
Éclairage irradiant

Ce nouveau mode d'éclairage ne nécessite aucune ampoule électrique. Des panneaux de verre ou de plastique sont recouverts d'une fine couche de substance phosphorée, qui a la propriété de devenir lumineuse, sous l'excitation d'un réseau électrique placé sur la face interne.

Diverses couleurs peuvent être obtenues en modifiant la composition du verre ou de la couche phosphorée. La consommation de courant est pratiquement négligeable.



Le canot-remorque

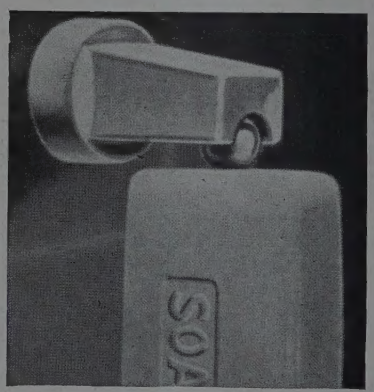


Cette embarcation de plaisance est formée de deux moitiés étanches réunies par une forte charnière. Deux roues munies d'amortisseurs et un bras d'acier la transforment rapidement en une remorque, dans laquelle peuvent être placés près de 100 kilos de bagages. Les roues font également office de chariot pour la « mise à l'eau ».

Les deux moitiés peuvent se détacher pour faciliter le rangement au garage.

Pour les ménagères

Voici un nouvel « économiseur » de savon. Il comporte deux parties : un support aimanté qu'on fixe dans le mur au-dessus du lavabo, et une mince lame de métal qui est introduite dans le savon. Après usage, le savon est approché du support où l'aimant le retient suspendu.



« Reprises » préfabriquées

Le raccommodage des chaussettes cesse d'être une opération longue et fastidieuse grâce aux « reprises toutes faites ». Il s'agit de petites pièces de tricot de toutes couleurs et imprégnées d'une solution plastique. Appliquées sur les trous, chauffées au fer électrique, elles se soudent à la chaussette. La réparation est, affirme-t-on, invisible.

Pour les vœux de nouvel an

Voici la dernière innovation en matière de souhaits de bonne année : la carte-bougie, faite de cire synthétique et munie de deux cordonnets servant de mèche. Elle comporte, comme les autres, une devise et un dessin en couleurs.

Tracteurs « tous-terrains »

Un ingénieur allemand a mis au point un tracteur qui permet de travailler les terrains les plus accidentés.

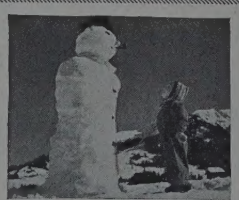
L'essieu avant pénètre latéralement et facilite les manœuvres. L'ensemble est équipé, à volonté, d'un moteur diesel à un ou deux cylindres. Les accessoires sont une charrue, une herse et un bulldozer.

GRANDE Semaine DE TOURS
AGRICULTURE COMMERCE INDUSTRIE

Retenez votre stand MAIRIE de TOURS

LA SUISSE pour moi c'est... L'Oberland Bernois

GSTAAD — BRILLANT ATOUT de l'OBERLAND BERNOIS



9 monte-pentes - 8-9 heures de soleil
Manifestations mondaines — Excellents Hôtels
Une innovation : abonnements valables pour les 9 ski-lifts de Gstaad : 10 jours Fr. s. 60
Renseignements : *Syndicat d'Initiative de Gstaad ou Agences de voyages.*

Mürren
1.650 mètres
Soleil et neige de Noël à Pâques !
Station pour vacances d'hiver idéale, sportive et gaie. Le centre du « KANDAHAR ». Prix très favorables.
LA PATINOIRE, L'ÉCOLE DE SKI ET DE PATINAGE Y COMPRIS.
Abonnements combinés Funiculaire - Ski-lift avantageux.

Adelboden
1.400 mètres
POUR LES VACANCES D'HIVER !
15 Hôtels * 2 Patinoires * Route automobile * Nouveau télésiège * Ski-lifts * Funi-luge * Téléférique.
Neige abondante — Site ensoleillé — Amusements.
Concours hippique — École suisse de ski.
Bureau de renseignements *Adelboden.*

OFFICIERS MINISTÉRIELS
Vente au palais de Justice à Paris le mercredi 23 janvier 1952 à 14 h.
IMMEUBLE
sis à Paris (1er)
Rue de Rivoli, 51
sup. 251 m. Loyers terme Oct. 1951 : 572.221
Mise à prix : 2.500.000 Frs.
S'adr. Me **Barbier**, 44, rue de Lille; Collet, Durand, Bourgain, avoués, Paris; Paul Jourdain, de Ridder, not., Paris.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.